BIBLIOTHÈQUE
THÉATRALE

ILLUSTRÉE,

COLLECTION DES MEILLEURES PIÈCES

JOUÉES SUR LES DIFFÉRENS THÉATRES DE PARIS.

a 529137
Theatre 040
Gilbert

PREMIER VOLUME

DU

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

NUMÉRO 1.

QUAND ON N'A RIEN A FAIRE.

Comédie-Vaudeville en deux actes.

Prix : 50 centimes.

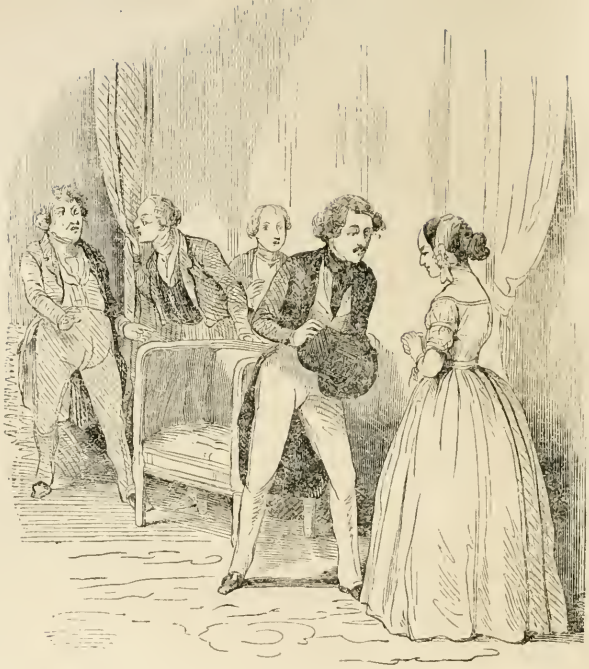
AUX BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE THÉATRALE,

RUE LEPELLETIER, 8.

1842.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/quandonnarienf00lock



MEYNIER, à RIGAUD.

Hein? quest-ce que vous dites de ça, vous?

(ACTE II, SCÈNE XXIV)

PRÉFACE.

La première représentation de *Quand on n'a rien à faire* avait réuni, au théâtre des Variétés, ce public d'élite qui aime le talent délicat et ingénieux de M. Lockroy. Cet auteur n'est point de ceux qui cherchent le succès aux dépens du bon goût, et auxquels tous les sujets et tous les moyens sont bons, pourvu que le public se laisse prendre à l'appât grossier qu'ils lui ont tendu. Il y a toujours, au fond de tous les ouvrages de M. Lockroy, une idée morale, utile, vraie, et le développement qu'il lui donne la fait ordinairement ressortir encore par la grace des détails, le naturel des effets, l'habileté des dispositions scéniques et la vivacité pratique du dialogue. Le talent de M. Lockroy est une heureuse alliance entre la science de l'homme du métier et l'esprit et le bon goût du littérateur. Ses vaudevilles sont de véritables comédies de mœurs auxquelles il manquerait peu de chose pour subir victorieusement l'épreuve d'une scène plus élevée.

La nouvelle pièce de M. Lockroy est digne de figurer dans son joli répertoire.

Un honnête négociant qui fait très bien ses affaires, peste toute a journée contre l'esclavage du comptoir; et pourtant ses chaines ne sont pas bien lourdes, grace à la méthode qu'il a adoptée de laisser à sa femme le *soin des détails*. Il se permet tous les jours sa partie de dominos et son petit tour de promenade.

Enfin il est assez riche pour quitter le commerce, pour venir à Paris, où son existence est fort active! Ses amis l'accablent de commissions sous prétexte qu'*il n'a rien à faire*. Autre malheur! Sa femme, qui s'ennuie, est sur le point de chercher des distractions. Le commerçant regrette sa boutique, et se décide enfin à quitter Paris pour aller s'occuper ou plutôt se reposer un peu dans un

bien de campagne qui a besoin de grandes réparations et où par conséquent *il y aura beaucoup à faire.*

Cette donnée première est fort simple, fort naturelle, bien prise dans nos mœurs, et l'exécution n'y gâte rien.

De notre temps où l'on ne cherche que du fracas et des effets, on cultive très peu l'étude des caractères! Eh bien, dans ces deux petits actes, il y a plusieurs caractères très bien tracés et qui révèlent la touche du véritable poëte comique. Mme Rigaud est une esquisse qui est presque un portrait. Meynier est bien l'homme d'affaires, actif, remuant, toujours en arrêt, et qui a la main pleine de projets de toute sorte. Beauvilain nous représente le petit marchand de province avec sa timidité, sa finesse niaise et ses scrupules. Enfin, il n'y a pas jusqu'à ce petit rôle de la jeune fille qui ne soit finement dessiné.

Serres a eu beaucoup de verve et de rondeur dans le personnage principal. Mlle Sauvage est une comédienne spirituelle et habile, qui indique les situations sans les forcer et jette le mot avec beaucoup de grace. Adrien Rouget a un jeu plein de franchise et de naturel. Quant à Lepeintre aîné, il a tiré un excellent parti d'un rôle difficile; il a fait le dénoûment avec sa chaleur habituelle et l'habileté d'un comédien consommé.

Nous recommandons le personnage de Meynier à messieurs les directeurs de province ; il est fort important dans la pièce et peut beaucoup pour le succès. On doit le confier aux financiers ou premiers comiques marqués.

Quand on n'a rien à faire, dont le sujet trouvera partout son application et qui est facile à monter dans les moindres troupes, doit avoir en province une longue suite de fructueuses représentations.

Le public de Paris a beaucoup applaudi et les auteurs et les acteurs. M. Arsène de Cey a débuté là fort heureusement. Il ne pouvait du reste choisir, pour paraître devant le parterre, un meilleur patronage que celui de M. Lockroy.

L. COUAILHAC.

Paris, 10 mars 18[illegible].

QUAND ON N'A RIEN A FAIRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR

MM. LOCKROY ET ARSÈNE DE CEY,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre des Variétés, le 2 mars 1842.

Distribution de la pièce.

RIGAUD, confiseur	M. SERRES.
MEYNIER, avocat	M. LEPRINTRE.
BEAUVILAIN, commis de Rigaud	M. ADRIEN.
ERNEST DE BRÉVANNE, pupille de Meynier	M. CACHARDY.
Madame RIGAUD	Mlle SAUVAGE.
CÉLINA, fille d'un premier mariage de Rigaud	Mlle MEUNIER.
UN DOMESTIQUE	M. CHARRIER.

Au premier acte la scène est à Rouen dans la maison de Rigaud; au deuxième acte elle est à Paris, dans l'appartement occupé par la famille Rigaud.

ACTE Ier.

Le théâtre représente un laboratoire de confiseur. Au fond un vitrage qui laisse voir la boutique. Porte au fond, portes latérales. Fourneau à droite du public. A gauche une table sur laquelle est un journal. Des bocaux, des ustensiles de confiseur, chaises, fauteuils, etc.

SCÈNE I.

BEAUVILAIN, puis ERNEST.

BEAUVILAIN; il travaille devant le fourneau.

Diables de pralines! ça me donne un mal! (Il en mange quelques unes.) Mon vieux patron, M. Rigaud, ne se gêne pas, lui... Il dort bravement jusqu'à neuf heures, et dès qu'il se lève, c'est pour demander son chocolat... Il faut que nous restions à jeun jusqu'à cette heure-là, nous autres... (Il mange de nouveau des pralines.) C'est toujours la bourgeoise qui est levée avant lui... Il est vrai qu'étant beaucoup plus jeune elle doit être plus active. Diables de pralines! Après ça je ne me plains pas de mon sort. Ma position ici n'est pas précisément exempte de douceur (Il mange des pralines.) et d'espérance... On me traite avec affabilité... On me considère comme un jeune homme de moyens qui entend sa partie... qui a du goût pour son état... (Il mange de nouveau.) De sorte qu'il ne serait pas impos-

sible qu'un jour M. Rigaud, en cherchant à établir la fille unique qu'il a d'un premier hyménée, consentit à jeter les yeux sur son premier garçon, et qu'alors !.. Dieu ! l'idée seule de devenir le mari de mademoiselle Célina et d'être le plus fort confiseur de Rouen... la patrie de Corneille et du sucre de pomme, ça me donne un courage !! Bon ! j'ai laissé brûler les pralines... c'est comme des pruneaux à présent !

ERNEST, de la coulisse.

A la boutique !

BEAUVILAIN.

On y va ! Elles sont jolies mes pralines... Ah ! c'est encore ce jeune homme de Paris... M. Ernest de Brévanne, qui rôde toute la journée par ici... En voilà un qui fait une consommation de bonbons !

ERNEST, entrant.

C'est étonnant comme on est prompt à me répondre ! Vous voilà, monsieur Beauvilain, vous ne m'entendiez pas ?

BEAUVILAIN.

Pardon, monsieur... mais j'étais en train de confectionner... il m'est même survenu un malheur... Monsieur ne désirerait pas un assortiment de pralines... d'Afrique ?

ERNEST.

Non.

BEAUVILAIN.

Ça vient de m'arriver à l'instant... c'est une occasion... Ça a un peu la couleur du marron brûlé ; mais c'est plus croquant.

ERNEST.

Merci, je ne veux rien.

BEAUVILAIN.

Rien ? ah ! ce serait la première fois que monsieur sortirait d'ici sans avoir fait quelque achat... ça ne se peut pas.

ERNEST.

Comment, ça ne se peut pas ?

BEAUVILAIN.

Dam ! en général, lorsqu'on entre dans une boutique...

ERNEST.

C'est pour y acheter quelque chose, n'est-ce pas ? Mais ne peut-on y être amené par un autre motif ?

BEAUVILAIN.

Si, ça s'est vu quelquefois, ça se voit même tous les jours... quand la patronne est jolie, il arrive...

ERNEST, à part.

Diantre ! (Haut.) Je suis, vous le savez, le pupille de M. Meynier, l'avocat le plus occupé de Rouen, et je viens ici pour affaire.

BEAUVILAIN.

Oui, eh bien ! j'aurais parié que vos achats n'étaient qu'un pré-

texte onéreux pour vous introduire dans la maison afin de causer avec la bourgeoise.

AIR de Sommeiller encor, ma chère.

Jamais, je vous le certifie,
On ne vit un meilleur chaland ;
Mais une marchande jolie
Enrichit toujours le marchand.
Madame, avec ses chatteries,
Nous fait fair' des profits majeurs ..
Vous payez cher ses sucreries,
Vous donnez pour rien vos douceurs.

Ainsi, vous veniez afin de...

ERNEST, vivement.

De savoir d'elle quelles sont ses intentions à l'égard de... la créance Durand, par exemple.

BEAUVILAIN.

De la créance Durand ?

ERNEST.

Oui... Vous n'êtes pas au fait de cela ?

BEAUVILAIN.

Je vous demande pardon... Durand, droguiste à Paris, rue des Lombards.

ERNEST.

C'est cela.

BEAUVILAIN.

Qui doit à M. Rigaud, mon patron, une assez forte somme ? Qui a fait faillite ?

ERNEST.

Qui la fera encore.

BEAUVILAIN.

Ah ! il veut rentrer dans les affaires ? Est-ce que vous viendriez offrir de sa part un arrangement qui...

ERNEST.

Du tout ! (A part.) Je me suis enferré... et Meynier qui m'avait tant recommandé de ne rien laisser deviner.

BEAUVILAIN, à part.

C'est égal, j'en préviendrai toujours madame.

ERNEST.

Ah ! ça, vous êtes donc seul au magasin, aujourd'hui ?

BEAUVILAIN.

Dam ! il est de bonne heure... Si monsieur veut voir M. Rigaud, je vais l'éveiller : il est encore au lit.

ERNEST.

Comment ! le matin, il ne se lève qu'à huit heures ?

BEAUVILAIN.

Ah ! mais le soir aussi il se couche à sept. Dam ! il mène une vie fatigante, à ce qu'il dit ! Je voudrais bien savoir ce qui le fatigue, par exemple ! Madame, c'est différent... elle dirige tout ici... Je vais aller éveiller M. Rigaud.

ERNEST.

Non, non ; puisque c'est madame qui fait les affaires, prévenez-la plutôt. Ne dites-rien au mari... ce n'est pas la peine de le déranger.

BEAUVILAIN, avec intention.

Ah ! vous croyez ? (A part.) Ça revient à ce que je pensais dans le principe... (Haut.) Il vous suffira de voir madame... c'est bien... en effet... je comprends... (A part, en sortant.) Je vas lui envoyer monsieur.

SCÈNE II.

ERNEST, seul.

Cet imbécile m'a embarrassé avec ses soupçons, et, pour les détourner, j'ai commis une indiscrétion. Tout allait si bien jusque-là ! Mon tuteur, qui veut à toutes forces faire de moi un homme d'affaires, me charge, pour mon apprentissage, de prendre adroitement des informations sur la fortune de la maison Rigaud, et de sonder leur intention à l'égard de leur débiteur Durand. Je viens ici pour lui obéir, et je trouve dans la maîtresse de la maison une femme charmante. Je me présente quelques jours après au magasin, sous prétexte d'acheter des dragées... j'adresse quelques paroles à Mme Rigaud. Le lendemain je fais des complimens, que l'on n'a pas l'air de comprendre, il est vrai, mais auxquels on sourit malgré soi, tout en me remettant une boîte d'angélique et deux ou trois sacs de marrons glacés... Bref, un mois se passe ainsi ; je n'ai pas pris le plus petit renseignement sur la situation du mari, mais je suis amoureux fou de la femme. Il est temps de le lui déclarer, et puisqu'elle va venir...

RIGAUD, dans la coulisse.

Impossible, je n'ai pas le temps.

ERNEST.

Le mari ! que le diable l'emporte ! J'avais dit à ce maladroit de commis... On le fait lever pour moi, bien obligé !

SCÈNE III.

ERNEST, RIGAUD.

RIGAUD, entrant.

Beauvilain! Beauvilain! Tiens! voici M. Ernest de Brévanne! C'est vous qui me demandez? Il faut vous servir quelque chose? Je vais appeler ma femme, c'est elle qui vend.

ERNEST.

Je vous rends grace, je ne veux rien.

RIGAUD.

Alors ce n'était pas la peine... j'étais occupé à dormir... Puis-je savoir ce qui me vaut l'honneur d'une visite que... certainement...

ERNEST, à part.

Au fait, il faut bien lui donner une raison. (Haut.) Je vais vous dire... J'étais venu... Je suis désolé que l'on vous ait dérangé... J'aurais voulu étudier vos procédés de fabrication... ça doit être intéressant... (A part.) Comme ça... il ne peut pas se douter...

RIGAUD.

Mes procédés de fabrication! Je vais appeler mon commis... c'est lui qui fabrique.

ERNEST.

Ah! c'est lui?.. Je vois, vous vous réservez la correspondance, les écritures?

RIGAUD.

Les écritures? non, c'est ma femme qui les tient!... Je ne m'occupe jamais des détails... Je vois les choses en grand... de haut... j'embrasse l'ensemble... L'œil du maître, monsieur! l'œil du maître!... il n'y a que cela!... Mais aussi, quelle occupation de tous les instans, monsieur!... quel métier! le travail toujours! le travail sans repos... Tel que vous me voyez, je suis un esclave, un esclave noir... ce qu'on appelle un négre dans les colonies... Voilà le commerce, monsieur, que l'on juge sans le connaître. Le voilà, le voilà!

ERNEST.

Il est possible que vos journées soient pénibles; mais vous conviendrez avec moi que vos nuits sont longues.

RIGAUD.

Je n'en disconviens pas, je me couche de bonne heure, et je me lève tard... c'est une habitude... voilà tout. Vous croyez que cela me repose?... Erreur!... Je suis toujours dans mon laboratoire, dans ma boutique... par la pensée... Rien n'est fatigant comme la pensée!... Je m'use, je me mine, monsieur!... N'avoir rien à

faire, voilà l'objet de tous mes vœux... Dieu ! quand n'aurai-je donc rien à faire !

ERNEST, à part.

Eh ! mais, il me semble qu'il commence déjà !

RIGAUD.

Oui, monsieur... voilà mon espoir, mon rêve, ma chimère... mais en attendant, je n'ai pas un quart-d'heure... pas une minute.

Mme RIGAUD, dans la coulisse.

Rigaud ! Rigaud !

ERNEST, à part.

Ah ! enfin !... la voici.

SCÈNE IV.

RIGAUD, Mme RIGAUD, ERNEST, BEAUVILAIN, apportant le déjeuner de Rigaud.

Mme RIGAUD.

Mon ami, ton déjeuner est prêt.

RIGAUD, à Ernest.

Quand je vous disais... toujours de la besogne !

Mme RIGAUD.

Eh ! mais c'est monsieur de Brévanne ! (Saluant.) Pardon, on vous a fait attendre sans doute ?

ERNEST.

C'est ma faute, madame. Je ne devais pas vous supposer si matinale, et j'ai été en cette occasion d'autant plus maladroit que c'est à dessein que je suis venu de bonne heure.

RIGAUD, déjeunant.

Monsieur veut étudier des procédés de fabrication... des détails.

ERNEST.

Oui... et puis j'ai remarqué que dans la journée vous aviez souvent beaucoup de monde... cela gêne... on est moins libre ; au lieu que le matin, on a la chance de ne trouver personne, et alors...

Mme RIGAUD.

Il est plus facile de faire un choix ! c'est juste. Vous avez de nouvelles emplettes à faire ?

ERNEST.

Non !... permettez... (A part.) Merci, j'ai assez de bonbons comme ça.

Mme RIGAUD.

Justement mon mari vient de recevoir un délicieux assortiment de fruits glacés.

ERNEST.

Non... je n'ai pas l'intention...

Mme RIGAUD.

Les fruits ne vous vont pas? Vous prendrez de mes pâtes d'abricot... elles sont d'une délicatesse...

RIGAUD, qui lit le journal.

Ça vient de Cognac.

Mme RIGAUD.

Eh! non, cher ami, de Clermont... ce sont les plus estimées.

RIGAUD.

C'est possible, c'est un détail.

ERNEST, à demi-voix.

Pardon, vous ne voulez pas comprendre, il ne s'agit pas...

Mme RIGAUD.

Préférez-vous des conserves? j'en ai d'exquises. D'abord, il faut absolument que je vous vende quelque chose, j'y tiens.

ERNEST, à part.

Eh! parbleu! je le vois bien.

Mme RIGAUD.

Vous prenez mes conserves?

ERNEST.

Allons! puisqu'il le faut!

Mme RIGAUD.

Nous disons six boites pour M. de Brévanne.

ERNEST, se récriant.

Six boites!

Mme RIGAUD.

C'est ce que je disais... six boites...

BEAUVILAIN.

Je vas y joindre mes pralines.

Mme RIGAUD, à son mari.

Chéri, fais la facture de M. Ernest.

RIGAUD, lisant.

C'est un détail, ça, chère amie, c'est un détail.

Mme RIGAUD.

Soit! je m'en charge! (Elle s'assied pour écrire.)

ERNEST, à part.

Parbleu! me voilà bien avancé. Je crois qu'elle le fait exprès. (Haut.) En vérité, madame, vous êtes bien née pour le commerce, vous ne vous occupez que de lui.

RIGAUD, se levant.

Le commerce! qui a parlé du commerce? ne me parlez pas du commerce!... une galère!... un bagne!... Dieu! quand viendra donc le moment où je n'aurai rien à faire?

Mme RIGAUD, écrivant.

Patience, mon ami, peut-être dans cinq ans.

RIGAUD.

Voilà dix ans que je dois me retirer dans cinq ans! Lorsque je

m'établis confiseur, je me dis : Rigaud, quand tu auras gagné une quarantaine de mille francs, tu te reposeras, tu vivras bourgeois.

ERNEST.

Ah ! vos affaires n'ont pas prospéré, à ce qu'il paraît?

Mme RIGAUD.

Le commerce va si mal !

RIGAUD.

O mon Dieu ! on boulotte... on vivotte.

ERNEST.

En sorte que vous n'avez pas encore votre quarantaine de mille francs?

RIGAUD.

Si fait ! si fait ! je l'ai...

Mme RIGAUD, vivement.

Oh ! à peu près ; mais c'est si peu de chose... on ne va pas loin aujourd'hui avec quarante mille francs. Et puis mon mari a d'un premier mariage une grande fille à marier, à doter. Il a voulu doubler son capital.

RIGAUD.

C'est ça. Voilà le commerce, monsieur, l'odieux commerce. On veut toujours doubler. Puis il arrive qu'une faillite...

ERNEST.

Ah ! vous avez éprouvé une faillite?

RIGAUD.

Parbleu ! un nommé Durand, un polisson nommé Durand, un gros droguiste de la rue des Lombards, à Paris.

ERNEST, à part.

C'est ça !... Elle ne me regarde seulement pas.

RIGAUD.

Ce gaillard-là m'a emporté une somme énorme, puis il est parti sans offrir seulement un pour cent à ses créanciers.

Mme RIGAUD, avec intention, en regardant Ernest.

Je ne sais pourquoi, j'ai dans l'idée que tôt ou tard M. Durand nous paiera... Il faut l'espérer, n'est-ce pas, monsieur de Brévanne?

ERNEST.

Mais, madame, je ne sais, moi ; est-ce que vous croyez pouvoir tirer parti de votre créance?

RIGAUD.

Nous n'en tirerons pas un sou, pas un centime.

Mme RIGAUD, à part.

C'est ce que nous verrons.

RIGAUD.

Polisson de droguiste ! Sans lui, monsieur, sans sa faillite, savez-vous ce que je ferais depuis cinq ans? Eh bien ! je ne ferais rien du tout... Je serais à Paris, la patrie du riche, flanant sur le boulevard... avec ma femme, faisant le gentil à l'Opéra... avec ma femme... me

croisant les bras sur mon canapé... avec ma femme... Dieu !... quelle position !... Au lieu de cela, monsieur, faire du sucre d'orge, brûler des amandes et vendre du sucre candi... Voilà mon sort, monsieur, le voilà ! Ma vie est bien amère !...

Mme RIGAUD.

Allons, Rigaud... un peu de courage, de philosophie... voyons. Et puis, y penses-tu... tu entretiens là monsieur de choses indifférentes... lui qui est pressé peut-être.

ERNEST, à part.

A merveille ! elle me congédie.

Mme RIGAUD.

Eh ! mon Dieu ! j'oublie moi-même que ma belle-fille quitte sa pension ce matin et que je dois aller la chercher. Dix heures déjà... Elle est peut-être partie... heureusement c'est à deux pas. (A Ernest.) Voici votre facture, cinquante-quatre francs.

ERNEST, à part.

Merci !

Mme RIGAUD.

Vous m'excusez ? (Élevant la voix.) Cinquante-quatre francs à recevoir.

BEAUVILAIN, du magasin.

Voilà !

RIGAUD.

Reviens vite, chère amie ; quand tu n'es pas là je ne puis suffire à tout... j'ai déjà tant à faire !

ERNEST.

Tant à faire ! tant à faire... laissez-moi donc tranquille... vous ne vous occupez de rien ici.

RIGAUD, piqué.

Comment ? qu'est-ce à dire ?

Mme RIGAUD.

Vous vous trompez, monsieur... mon mari dirige sa maison avec talent, avec activité... Sans lui rien ne marcherait ici...

RIGAUD, fièrement.

Ah ! mais !... ah ! mais... Je vois... monsieur croit cela parce que je ne mêle pas des détails... dis-lui bien du moins...

Mme RIGAUD, l'embrassant.

Oui, mon chéri ; oui, mon gros... (A Ernest.) Vous permettez... quand on aime bien son mari... Ne travaille pas trop ! Adieu, adieu ! je vais revenir.

SCÈNE V.

RIGAUD, ERNEST, puis BEAUVILAIN.

(Rigaud accompagne sa femme jusqu'à la porte.)

ERNEST, à part.

Elle me laisse là! Parbleu! moi aussi je reviendrai! Il faut absolument que je sache aujourd'hui même à quoi m'en tenir.

RIGAUD.

Hein! plait-il? je n'ai pas bien entendu... Je regardais ma femme, ma jolie petite femme.

ERNEST, à part.

Il va me faire son éloge à présent!

RIGAUD.

Et quand je dis jolie... c'est la moindre de ses qualités... Si douce, si bonne, c'est un agneau, un agneau blanc.

ERNEST.

En vérité!... vous n'avez jamais de querelle?

RIGAUD.

Nous sommes si occupés...

ERNEST.

Pas un petit moment de jalousie?

RIGAUD.

Est-ce que nous avons le temps!

ERNEST.

Et vous attribuez ce calme, ce bonheur, à vos occupations?

RIGAUD.

A nos occupations?... au contraire... Je vas vous dire : cela tient à nos caractères... Moi d'abord, ce n'est pas pour me vanter... mais je suis un ange... c'est un mot de ma femme... Il y a des petits momens... où elle me dit : Tu es un ange... Dieu! si j'avais toute ma journée pour l'adorer, cette chère amie!... Mais non, toujours des travaux! oh! le commerce!

ERNEST, à part.

Allons! il faut précisément que je tombe sur un ménage modèle!

BEAUVILAIN, apportant six boîtes et deux sacs de bonbons.

Voilà, monsieur... c'est cinquante-quatre... c'est-à-dire, c'est soixante francs... madame avait oublié les pralines.

ERNEST, à part, se promenant à grands pas.

Oh! mais je n'en aurai pas le démenti. J'y mettrai de l'obstination. Il faudra qu'elle m'entende... (Se retournant et se trouvant nez à nez avec Beauvilain qui l'a toujours suivi.) Hein? quoi?... qu'est-ce que vous voulez?

BEAUVILAIN.

C'est soixante francs...

ERNEST, avec humeur.

Ah ! oui, je sais ! (Donnant l'argent.) Les voilà. (A part.) Soixante francs ! pour ce que je lui ai dit... c'est bien payé... Oui... elle m'entendra... et quelle que soit sa réponse...

BEAUVILAIN, mettant les boîtes sous le bras d'Ernest qui, dans sa préoccupation, ne s'en aperçoit pas.

Ça tiendra très bien sous votre bras.

ERNEST, à part.

Je continuerai à la voir, à lui parler...

BEAUVILAIN, cherchant à mettre les sacs dans les poches d'Ernest.

Ah ! ne remuez pas comme ça...

ERNEST.

Mais j'ai l'air d'un garçon confiseur !...

RIGAUD.

Quand je pense, monsieur, que sans ce polisson de Durand...

ERNEST, à Beauvilain.

Laissez-moi.

BEAUVILAIN.

Ça ne peut pas entrer.

ERNEST, à Beauvilain qui cherche toujours à lui mettre les paquets dans la poche.

Voulez-vous me laisser tranquille ?

ENSEMBLE.

AIR : Non jamais un tel sacrifice. (Les Caprices.)

ERNEST.

Elle repousse mon hommage,
Mais je reviens en conquérant.
La beauté donne l'avantage
A l'amoureux persévérant.

BEAUVILAIN.

Ce pauvre jeune homme, il enrage !
Il n'a plus l'air d'un conquérant ;
Au fond du cœur déjà, je gage,
Il doit regretter son argent.

RIGAUD.

Adieu, jeune homme, à l'avantage,
Venez revoir le fabricant ;
Et je serai dans mon ménage
Enchanté de vous voir souvent.

ERNEST.

Vit-on jamais pareil supplice !

BEAUVILAIN.

Attendez encor.

ERNEST.

Eh ! morbleu !
(A lui-même, en s'éloignant.)
Il faut que tout cela finisse.

RIGAUD.

Vous partez ?

ERNEST.

A revoir !

BEAUVILAIN.

Adieu !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

SCÈNE VI.

RIGAUD, BEAUVILAIN.

BEAUVILAIN.

Il ne paraît pas enchanté de la fourniture, M. Ernest. Qu'est-ce qu'il dira donc lorsqu'il y aura goûté ? Ah ! vous sortez aussi ?

RIGAUD.

Il le faut bien.

BEAUVILAIN.

C'est juste ; on vous attend au café.

RIGAUD.

Pardine ! est-ce que je m'appartiens jamais, moi ? Tu crois peut-être que je m'y amuse, au café ? Du tout. J'y étudie les cours, j'y cause des affaires. Il faut toujours que je travaille.

BEAUVILAIN.

Vous partez ? c'est que madame n'est pas ici.

RIGAUD.

Eh bien ?

BEAUVILAIN.

S'il survenait quelque commande considérable... Au fait... ça ne fait rien...

RIGAUD.

Qu'est-ce que tu veux que ça fasse ?

BEAUVILAIN.

Oui... vous pouvez vous en aller... sans inconvénient. Justement voici madame qui revient avec mademoiselle Célina ! Oh ! Dieu !...

RIGAUD.

Je n'ai même pas le temps d'aller au café. Mais cette fois du moins...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mme RIGAUD, CÉLINA.

CÉLINA, accourant vers Rigaud et l'embrassant.

Mon papa! mon bon papa!

RIGAUD.

Ma petite Célina!

BEAUVILAIN, saluant.

Mademoiselle... mademoiselle...

CÉLINA.

Eh! c'est monsieur Beauvilain!

BEAUVILAIN.

Oui, mademoiselle, c'est toujours moi!... Vous ne me trouvez pas changé, allez... au lieu que vous, vous l'êtes diantrement... à votre avantage.

Mme RIGAUD.

Vraiment? elle vous semble embellie?

BEAUVILAIN, avec sentiment.

O Dieu! oui!

CÉLINA, à Beauvilain.

Vous souvenez-vous que lorsque j'étais enfant je vous faisais toujours des niches?

BEAUVILAIN.

Si je m'en souviens!... ça m'a fait faire bien du mauvais sang; mais c'est le plus beau temps de mon existence!

AIR de Ma Céline, etc.

Vous m' tourmentiez étant petite...
Je vous grondais... Pour m'apaiser,
En courant, vous veniez bien vite
Me donner un bon gros baiser.

CÉLINA, baissant les yeux.

Qui? moi?

BEAUVILAIN.

Vous n'en étiez pas chiche...
Je me fâchais... mais j' vous le dis...
Je n' grond'rais plus si chaque niche
Me rapportait le même prix...
Passez vos jours à m' faire niche,
Pourvu que j'en touch' le mêm' prix.

Mme RIGAUD.

Eh bien? eh bien?

BEAUVILAIN.

Pardon: au fait ça contrarierait vos parens: il est possible qu'ils aient d'autres vues.

Mme RIGAUD.

Rigaud, je crois, en avait de toutes différentes l'an dernier, lorsqu'il s'est vu au moment de se retirer des affaires, avec une certaine fortune.

RIGAUD.

Oui; mais puisque la faillite de cet infâme Durand nous condamne à végéter dans le commerce...

Mme RIGAUD.

Et que, d'ailleurs, Beauvilain est un garçon sage, rangé, laborieux, je ne vois pas pourquoi on ne lui laisserait pas concevoir une espérance qui peut-être se réalisera un jour.

BEAUVILAIN.

O ciel! vraiment? et quel jour?

Mme RIGAUD.

Lorsque nous quitterons les affaires.

RIGAUD.

Dans cinq ans.

BEAUVILAIN.

Si tard!

Mme RIGAUD.

Peut-être avant. D'ici là Célina se mettra au fait du commerce.

BEAUVILAIN.

Oh oui! oh oui! n'est-ce pas?

CÉLINA.

Est-ce amusant le commerce?

Mme RIGAUD.

Très amusant.

RIGAUD.

Amusant? le commerce? Ce qu'il y a de plus ennuyeux au monde!...

Mme RIGAUD, bas.

Tais-toi donc, puisqu'on l'y destine.

RIGAUD.

De plus fatigant!

Mme RIGAUD, à part.

Il n'en finira pas. (Haut.) Tu ne t'aperçois pas, toi, que tout est en retard aujourd'hui: les écritures, la correspondance. Il nous reste une foule de choses à mettre à jour. Viens avec moi. Il y en a là-dedans qui te concernent.

RIGAUD.

Je suis sûr qu'il s'agit de détails?

Mme RIGAUD.

Non: d'opérations en grand, au contraire, ce qui te convient.

RIGAUD.

A la bonne heure... parce que, tu sais, moi, j'embrasse l'ensemble. (A part.) Je vais faire mon cent de dominos.

(Il sort en courant.)

SCÈNE VIII.

BEAUVILAIN, CÉLINA.

CÉLINA.

Ah ! mais... si le commerce est aussi désagréable que le prétend papa...

BEAUVILAIN.

Non, il ne l'est point. Monsieur votre père ne sait pas ce qu'il dit... ça lui arrive souvent. Et puis y a-t-il quelque chose de désagréable avec une personne que l'on aime... que l'on aime d'amour ?

CÉLINA.

Plait-il ?

BEAUVILAIN.

Vous ne savez pas ce que c'est qu'aimer d'amour ?

CÉLINA.

Si.

BEAUVILAIN, avec inquiétude.

Ah ! bah ! vraiment ?

CÉLINA.

Je l'ai souvent entendu expliquer à la pension.

BEAUVILAIN.

Ah ! on vous explique ça en pension ? Je ne croyais pas que les classes étaient si fortes que ça, moi.

CÉLINA.

C'est-à-dire... vous comprenez que parmi les élèves, il s'en trouve oujours qui ont plus étudié que d'autres, qui ont lu davantage...

BEAUVILAIN.

Oui... et c'est celles-là qui... Est-ce que vous étiez forte en pension ?

CÉLINA.

J'ai eu tous les prix.

BEAUVILAIN.

Ah ! je ne m'étonne plus... Eh bien ! puisque vous savez ce que c'est que d'aimer d'amour, dites-moi... oh ! dites-moi comment il faudrait que fût celui que vous pourriez aimer ainsi.

CÉLINA.

Mais on prétend qu'il doit toujours être beau.

BEAUVILAIN.

Ah ! mais non ! et les vilains donc, qu'est-ce qu'ils deviendraient ? y en a des vilains.

CÉLINA.

Oh ! ceux-là...

BEAUVILAIN.

Hein?

CÉLINA.

Ceux-là rachètent peut-être par les qualités du cœur les avantages qui leur manquent.

BEAUVILAIN.

Et alors on peut les aimer tout aussi bien que les autres? Je vous avertis que je prends ça pour moi d'abord.

CÉLINA.

Pour vous? vous n'êtes donc pas beau?

BEAUVILAIN,

Vous ne vous en étiez pas aperçue? (A part.) J'ai eu tort de le lui faire remarquer. (Haut.) Mais je vous le ferai oublier à force de vous aimer... et quand nous serons dans notre ménage...

CÉLINA.

Et si papa allait revenir à ses anciennes idées, s'il faisait fortune?

BEAUVILAIN.

Ça n'est pas possible! le ciel ne voudrait pas me faire ce chagrin-là; il est trop juste, et je le prierai tant qu'il lui arrivera malheur à votre papa. Oui... laissez-moi espérer qu'il lui arrivera des malheurs.

AIR : Chaque jour vous faites voir. (Simon Terre-Neuve.)

Alors nous serions heureux
Et comme des tourterelles,
Toujours amoureux, fidèles,
Nous vieillirions tous les deux!

CÉLINE.

Ni soupçons, ni jalousie,
N'auront place en votre cœur?

BEAUVILAIN.

J'aurais, pour remplir ma vie,
Du bonheur! rien qu' du bonheur!

ENSEMBLE.

C'est charmant le mariage!
Dieu! quel ravissant espoir!
Dans notre petit ménage
Que n'entrons-nous dès ce soir!

MEYNIER, de la boutique.

Au magasin!

BEAUVILAIN.

Allons! on vient nous interrompre. (Répondant.) Voilà. (A Célina.) C'est M. Meynier... l'avocat... l'homme d'affaires.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MEYNIER.

Mon ami, dites à M. Rigaud que je désire lui parler.
(Il salue Célina.)

BEAUVILAIN,

M. Rigaud? Il n'y est pas, monsieur; il est au café.

MEYNIER, regardant sa montre.

Diantre! je suis pressé... Eh bien! allez le prévenir que je l'attends ici.

BEAUVILAIN.

C'est que lorsque monsieur prend sa demi-tasse, il n'aime pas beaucoup...

MEYNIER.

Dites-lui qu'il s'agit d'une affaire importante.

CÉLINA.

Si monsieur veut, je vais lui envoyer maman.

MEYNIER.

Ah! c'est à mademoiselle Rigaud que j'ai l'honneur... (A part.) Charmante personne pour laquelle il serait facile de trouver un établissement... si elle avait de la fortune. (Haut.) Je vous rends grace, mademoiselle; ne dérangez pas madame votre mère. (A part.) J'aime mieux traiter avec le mari.

CÉLINA.

Alors, monsieur Beauvilain va l'avertir.

BEAUVILAIN.

Oui... (Bas.) Nous reprendrons notre conversation, n'est-ce pas?

CÉLINA.

Allez donc. (Elle salue. Ils sortent tous deux.)

SCÈNE X.

MEYNIER, puis ERNEST.

MEYNIER.

Je me suis décidé à venir moi-même et à brusquer la proposition. Mon client me presse; je ne puis tarder plus long-temps la conclusion de cette affaire et... (Apercevant Ernest.) Ah! te voilà!

ERNEST, à part.

Mon tuteur! (Haut.) Vous ici!

MEYNIER.

Cela t'étonne? Demande-moi comment je n'y suis pas venu plus tôt.

ERNEST.

Puisque c'est moi que vous aviez chargé...

MEYNIER.

De prendre des renseignemens? En effet, voilà un mois que je les attends.

ERNEST.

Vous m'aviez tant recommandé le mystère... les précautions. J'ai agi lentement.

MEYNIER.

Je m'en aperçois...

ERNEST.

O mon Dieu! en se pressant davantage... on ne serait peut-être arrivé à rien. Je sais mener les affaires aussi bien qu'un autre.

MEYNIER.

Oui... oh! certainement, tu es très adroit, très actif surtout. Veux-tu que je te dise? tu ne seras jamais qu'un homme de salon, aimable, élégant, spirituel... voilà tout... Ton père avait voulu faire de toi un avocat... il n'y a pas réussi. J'ai essayé de te lancer dans les affaires... tu n'y entends rien... Il ne me reste plus qu'à te marier... je te marierai.

ERNEST.

Oh ça! par exemple!

MEYNIER.

Je te trouverai un parti convenable... sois tranquille. Mais en attendant, voyons cette habileté que tu as déployée ici, à quoi t'a-t-elle mené?

ERNEST.

A rien jusqu'à présent.

MEYNIER.

Bien obligé.

ERNEST.

Non... pardon... c'est dans un autre sens que je dis ça. Elle m'a beaucoup servi au contraire, puisque grace à elle j'ai obtenu les renseignemens que je voulais avoir.

MEYNIER.

C'est quelque chose. Voyons, je t'écoute : la fortune des Rigaud...

ERNEST.

Est fort peu considérable.

MEYNIER.

Comptent-ils sur leur créance?

ERNEST.

Médiocrement.

MEYNIER.

Tu me dis ça d'un ton triste, toi? c'est excellent, mon cher; ils accepteront tout ce que Durand voudra bien leur donner. Je vais leur offrir cinq pour cent.

ERNEST.

Y pensez-vous? et la morale?

MEYNIER.

La morale? je la respecte infiniment en ce qui me concerne. Ce n'est pas moi qui dois; ce n'est pas moi qui veux faire perdre cette créance; c'est mon client. Je suis un être passif; je ne fais qu'obéir à ses instructions. Il me dit de marchander... je marchande... ça se fait tous les jours. D'ailleurs, chacun son métier : je ne fais pas de la morale, moi; je fais des affaires... ce qui est bien différent.

ERNEST.

En effet. J'aurais cru, moi, que la probité...

MEYNIER.

La probité? si jamais j'avais le malheur d'en manquer, je me ferais sauter la cervelle, entendez-vous?... Mais il y a probité et probité. Il ne faut pas croire que l'homme d'affaires n'ait pas la sienne : être actif, intelligent, adroit; épouser les intérêts de ses clients, les défendre, gagner leurs procès... quand on le peut... et se faire bien payer... dans tous les cas... voilà ce que c'est que la probité d'un homme d'affaires, et de celle-là je n'en manque pas.

ERNEST.

Permettez... je suis loin d'attaquer...

MEYNIER.

Parbleu! je le crois bien!... M. Rigaud ne se presse pas de rentrer, ces gens-là s'imaginent que j'ai le temps d'attendre.

ERNEST.

Ils ne vous connaissent pas... A votre place, je reviendrais dans un autre moment.

MEYNIER.

C'est possible. Mais je ne peux pas, comme toi, disposer de toute ma journée. Il faut qu'en sortant d'ici je passe à mon cabinet, pour y lire ma correspondance; de là, je dois aller chercher un acquéreur pour la terre de la Verniére que je suis chargé de vendre; de là, j'irai au palais; de là, chez deux notaires... ensuite...

ERNEST.

Encore! Mais comment pouvez-vous suffire à tant d'affaires?

MEYNIER.

Moi? je ne fais rien.

ERNEST.

Rien!

MEYNIER.

Je serais le plus heureux des hommes si j'étais dix fois plus occupé. Le travail, mon ami! le travail! il n'y a que cela.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, RIGAUD.

RIGAUD, parlant à la cantonade.

Me déranger? je n'avais fait encore que trois cents de dominos.

MEYNIER, à part.

M. Rigaud! Enlevons l'affaire Durand.

RIGAUD.

C'est vous, messieurs, qui demandez à me parler?

MEYNIER.

Oui, monsieur, pour affaire.

RIGAUD.

Ah! c'est pour... je vais appeler ma femme.

MEYNIER.

Non, ce n'est pas la peine. (A part.) Il sera plus coulant, et une fois engagé.

RIGAUD.

C'est que s'il s'agissait de détails...

MEYNIER.

Il s'agit de votre créance sur Durand.

RIGAUD.

Durand! ne m'en parlez pas... ne prononcez pas devant moi le nom de cet homme.

MEYNIER.

C'est un homme d'honneur, monsieur.

RIGAUD.

C'est un vrai gredin, monsieur.

MEYNIER.

Puisqu'il veut vous payer.

RIGAUD.

Hein? vous dites? il veut me... Ah! mon Dieu! (Appelant.) Ma femme!

MEYNIER.

Je suis chargé de vous offrir de sa part cinq pour cent... c'est tout ce qu'il peut faire... et si vous acceptez...

RIGAUD.

Pardieu! quand on a cru tout perdre, en voilà un bonheur! (Appelant.) Ma femme! ma femme!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, Mme RIGAUD.

Mme RIGAUD.

Eh! mon Dieu! qu'y a-t-il donc?... (Saluant.) Messieurs...

RIGAUD.

Ce qu'il y a? Tu ne sais pas... ça nous tombe du ciel... Durand, ce polisson de Durand... non! non! pardon!... quand on a pris une habitude... cet estimable Durand, il veut nous payer.

Mme RIGAUD, avec calme.

Je m'en doutais.

RIGAUD.

Et moi aussi... C'est égal... cinq pour cent, c'est toujours gentil.

Mme RIGAUD.

Cinq pour cent? nous refusons.

RIGAUD.

Ah!... je n'y avais pas pensé... nous refusons.

MEYNIER.

Y songez-vous? quand du fond de son exil votre débiteur vous offre le denier du pauvre.

Mme RIGAUD.

Vous vous trompez, monsieur: Durand n'a jamais été pauvre, et il vient de rentrer en France.

MEYNIER.

Il vient de rentrer?... Enfin, il vous choisit entre tous ses créanciers...

Mme RIGAUD.

Permettez... je crois pouvoir vous dire qu'il a payé tous les autres, qu'il a transigé avec eux du moins.

MEYNIER.

C'est donc à mon insu!

Mme RIGAUD.

Apparemment. Mais enfin on prétend qu'il l'a fait.

MEYNIER.

Comment sauriez-vous, madame?

Mme RIGAUD, montrant Ernest.

Quelques mots échappés à monsieur devant mon commis m'avaient donné l'éveil.

ERNEST, à part.

Aïe! aïe!

MEYNIER, à part.

Maladroit! décidément il n'entend rien aux affaires.

Mme RIGAUD.

J'ai pris des informations, et je crois être certaine de ce que j'avance...

ERNEST, à part.

Elle a une habileté, un aplomb... Meynier ne se tirera pas aisément de là.

MEYNIER.

Je n'essaierai pas de nier un fait que vous affirmez, madame... et pour couper court à toute discussion, je prends sur moi d'aller jusqu'à dix pour cent.

Mme RIGAUD.

Mon mari refusera...

RIGAUD.

Je refuserai.

MEYNIER, à Rigaud.

Si on vous donnait vingt-cinq... réfléchissez... on ne peut pas aller plus loin... vingt-cinq pour cent, sur cent mille francs, cela fait un beau capital.

RIGAUD, hésitant.

Ah ! dam ! (Sa femme lui fait un signe.) je refuserais encore...

MEYNIER.

Encore ! enfin, monsieur, où voulez-vous en venir.

RIGAUD, embarrassé.

Où je veux en venir ? vous me demandez où je veux en venir ?... je... c'est un détail... je ne m'occupe jamais des détails.

Mme RIGAUD.

Mon mari exige le paiement intégral de la somme qui lui est due.

RIGAUD.

Voilà où je veux en venir.

MEYNIER.

C'est impossible à obtenir.

Mme RIGAUD.

Pas tant que vous le croyez. Tenez, nous n'avons pas de finesse nous autres, Rigaud est un bon commerçant tout rond ; mais il entend les affaires.

RIGAUD, fièrement.

Ah ! mais ! ah ! mais !

Mme RIGAUD.

Voici sur quoi il fonde ses prétentions : M. Durand a failli... il a aujourd'hui l'espoir d'obtenir des tribunaux sa réhabilitation, et pour cela il faut qu'il justifie du paiement de toutes ses dettes, en capital, intérêts et frais. Il a racheté presque pour rien les titres de tous ses créanciers... restent les nôtres... Mon mari les lui vendra ce qu'ils valent, cent mille francs, pas un sou de moins.

RIGAUD.

Pas un centime... je ne transige jamais... voilà comme je suis...

MEYNIER.

C'est votre dernier mot ? réfléchissez... (Il remonte la scène comme s'il allait partir et revient.) Je vois qu'il faut en passer par où vous voulez. Je mets bas les armes devant vous, madame... et je crois que votre argent est déposé chez moi.

RIGAUD.

Mes cent mille francs !

MEYNIER.

Une idée... Si je faisais du même coup une autre affaire... si je leur vendais le domaine de la Vernière... (Haut.) Vous aimeriez peut-être mieux une terre que la somme en espèces.

RIGAUD.

Une terre! oui.

Mme RIGAUD.

C'est selon.

MEYNIER.

Il est vrai que lorsqu'on n'est encore possesseur que d'une petite fortune....

RIGAUD.

Une petite fortune! D'où le savez-vous?

MEYNIER, à Ernest.

Mais il me semble que tu m'avais dit...

ERNEST.

Madame m'avait assuré elle-même...

Mme RIGAUD.

Un marchand ne dit jamais ce qu'il a, parce que c'est faire deviner ce qu'il gagne. On a bien assez de concurrence sans la provoquer encore.

RIGAUD.

Aussi on répond : on boulotte, on vivotte.

Mme RIGAUD.

Aujourd'hui que le remboursement de Durand nous met à l'aise, nous sommes fiers de le dire : nous avons acquis laborieusement, loyalement vingt mille livres de rente.

MEYNIER.

Vingt mille livres de rente!

RIGAUD.

Et nous quittons le commerce. Je n'attendais que ça.

ERNEST, à part.

Ah! tant mieux! je n'achèterai plus de bonbons!

MEYNIER, à part.

Vingt mille livres de rente! et une fille unique! (Regardant Ernest.) Je vais faire trois affaires à la fois.

RIGAUD.

Oui... nous quittons le commerce.

MEYNIER.

Et vous vous retirez dans la terre de la Vernière... une propriété magnifique... des eaux superbes.

Mme RIGAUD.

Nous verrons.

MEYNIER, à part.

Elle en a envie. (Haut.) A six lieues de Paris, la patrie des plaisirs, la capitale du monde civilisé... où mon pupille, M. Ernest de Brévanne, un jeune homme charmant, plein d'avenir, qui n'a encore rien fait, mais qui est en état d'arriver à tout, vous guidera, vous pilotera.

ERNEST, à part.

Où diable veut-il en venir?

MEYNIER.

Vous vous retirez, vous vivez heureux...

RIGAUD.

Et je ne fais plus rien du tout. A dater de ce moment, je ne veux plus entendre parler de commerce.

Mme RIGAUD.

Y penses-tu ? un négociant !

RIGAUD.

Négociant ? Je ne le suis plus. Je quitte les affaires aujourd'hui... tout à l'heure. A bas les négocians ! à bas la boutique !

Mme RIGAUD.

Rigaud !... Eh ! bien ! oui, nous irons à Paris.

RIGAUD.

Tout de suite, à l'instant, immédiatement.

MEYNIER.

Pour visiter ma terre.

RIGAUD.

Je visite tout.

MEYNIER.

Pour l'acheter.

RIGAUD.

Je l'achète. Nous prenons la diligence ; le coupé, la malle. Célina !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, BEAUVILAIN, CÉLINA.

CÉLINA.

Qu'y a-t-il, papa ?

BEAUVILAIN.

Est-ce que le feu est à la maison ?

RIGAUD.

Nous partons, mon enfant, nous partons pour Paris... nous t'emmenons.

BEAUVILAIN.

Comment ? vous partez ?

Mme RIGAUD.

C'est-à-dire... c'est-à-dire...

ERNEST, à part.

A merveille !

RIGAUD.

Je vais me reposer, mon enfant ! notre fortune est faite.

BEAUVILAIN, atterré.

Allons donc !

RIGAUD.

Ah! je tiens donc mon rêve! j'ai saisi ma chimère par les cheveux! En route!

CÉLINA, à sa mère.

Nous partons?

Mme RIGAUD.

Il parait, ton père le dit; mais je crois qu'il extravague.

BEAUVILAIN.

Eh bien! et moi?

MEYNIER.

Vous garderez le magasin, mon garçon.

BEAUVILAIN.

On me laisse comme ça?... on me laisse seul?

RIGAUD.

Allons retenir nos places. Ah! enfin je n'ai plus rien à faire.

AIR de la Grisette de Bordeaux.

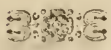
ENSEMBLE.

TOUS, excepté Beauvilain.

Enfin le destin prospère
Comble nos désirs chéris,
Et dans peu d'instans, j'espère,
Je vais partir pour Paris.

BEAUVILAIN.

Le destin leur est prospère,
Adieu mes projets chéris.
Tout ceci me désespère...
Ils vont partir pour Paris.



ACTE II.

Le théâtre représente un salon meublé avec élégance. Porte de sortie au fond à droite du public. Au troisième plan, dans le pan coupé, porte conduisant au jardin. Portes latérales ornées de portières.

SCÈNE I.

Mme RIGAUD, à un domestique qui traverse le fond.

M. Rigaud n'est pas encore rentré?

LE DOMESTIQUE.

Pas encore, madame.

Mme RIGAUD.

Depuis deux mois que nous sommes à Paris, il est toujours dehors. Tout mon temps m'appartient à présent. Qu'est-ce que je vais faire de ma journée?

RIGAUD, de la coulisse.

Jean! mon déjeuner.

Mme RIGAUD.

Ah! voici mon mari.

SCÈNE II.

Mme RIGAUD, RIGAUD.

RIGAUD.

Mon déjeuner le plus tôt possible, je vous en prie, je meurs de faim. (Le domestique sort.)

Mme RIGAUD.

Te voici! tu es donc sorti de bien bonne heure?

RIGAUD.

Oui, pour prendre l'air, pour me promener, pour flâner uniquement. Je n'ai plus qu'à flâner, moi. Comment me trouves-tu?

Mme RIGAUD.

Mais je te trouve étonnant.

RIGAUD.

Ça ne m'étonne pas... genre soigné, hein? lion première qualité. Dam! quand on a de la fortune.

Mme RIGAUD.

Puisque tu sortais, tu aurais bien dû m'emmener avec toi.

RIGAUD.

J'y ai pensé, chère amie; mais je vais te dire, je suis parti d'ici à six heures.

Mme RIGAUD.

A six heures!

RIGAUD.

Oui, je me lève à l'heure que je veux, à présent; je ne suis plus tenu. On m'attendait de grand matin au faubourg Saint-Antoine. C'est Moineroux, l'ébéniste, notre voisin à Rouen, qui m'avait prié de lui faire expédier des meubles. Tu conçois? il ne peut pas quitter sa boutique, son commerce, lui, il est cloué. Ah! ah! esclave, va! Je lui ai emballé tout ça... ça m'a pris deux heures. C'est comme Béchalard, le marchand de porcelaines... notre autre voisin, je viens de Sèvres pour lui, j'ai eu un froid de loup. Il ne peut pas quitter ses assiettes non plus, il s'est adressé à moi... ils s'adressent tous à moi. Ça se comprend; moi, je suis indépendant, moi, je n'ai rien à faire.

Mme RIGAUD.

C'est cela, tu fais leurs commissions.

RIGAUD.

Je suis rentier, la plus belle position sociale que l'homme puisse ambitionner. Ah! nous le tenons enfin ce moment si désiré! nous en jouissons. Ce n'est que d'aujourd'hui que je t'appartiens... que tu m'appartiens... que nous sommes l'un à l'autre.

Mme RIGAUD.

Oui; eh bien, causons, veux-tu?

RIGAUD.

Si je veux! je ne me suis retiré que pour ça... pour pouvoir causer librement... intimement... sur un canapé... c'est la vie.

Mme RIGAUD.

Tu sais que M. Meynier est à Paris, il vient y passer ses vacances, il nous presse pour sa terre de la Verrière... que lui répondrons-nous?

RIGAUD.

Oh! parlons d'autre chose, chère amie, parlons d'autre chose.

Mme RIGAUD.

Voilà comme tu es, remettant tout au lendemain. Eh bien! quel parti prends-tu à l'égard de M. Beauvilain qui va arriver pour traiter de notre fonds? Je gage que tu n'es pas encore fixé sur le prix que tu en veux.

RIGAUD.

C'est un détail ça, je me mêle moins que jamais des détails; causons d'autre chose.

Mme RIGAUD.

Mais de quoi veux-tu que je te parle?

RIGAUD.

De notre amour, chère amie.

Mme RIGAUD.

Mais depuis deux mois nous ne causons pas d'autre chose.

RIGAUD.

C'est ça... justement ce que j'avais rêvé... un bonheur continu, invariable, l'un vis-à-vis de l'autre, comme nous sommes là... à nous aimer, à nous regarder... Dire que nous pouvons passer comme ça notre existence tout entière!.. (Mme Rigaud étouffe un bâillement.) Est-ce que tu as mal dormi ?

Mme RIGAUD.

Non.

RIGAUD.

Ah bien! ce n'est pas gentil... Certainement je ne crois pas qu'il y ait dans le monde des gens plus heureux que deux époux qui, comme nous... (Il étouffe à son tour un bâillement.) Vois-tu, voilà ce dont tu es cause... c'est fort désagréable.

Mme RIGAUD, se levant.

Mon Dieu! je te demande pardon; mais aussi tu veux causer et on ne sait avec toi sur quel sujet mettre la conversation.

RIGAUD, se levant.

Il me semble que je t'en indique un.

Mme RIGAUD.

Oui, mais toujours le même; il faudrait tâcher de varier un peu.

RIGAUD.

Ah! ce n'est pas obligeant ce que tu me dis là.

Mme RIGAUD.

Allons! tu vas te fâcher?

RIGAUD.

Non, mais je ne trouve pas ça flatteur, voilà tout.

BEAUVILAIN, de la coulisse.

Ne vous dérangez pas, je suis comme de la maison.

Mme RIGAUD, avec joie.

C'est M. Beauvilain!

RIGAUD.

Ah! il est arrivé.

Mme RIGAUD.

Oui, ça va nous faire une distraction.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BEAUVILAIN.

BEAUVILAIN.

C'est moi, me voici; je descends de diligence. J'ai dit d'apporter ici mes paquets; ça ne vous gêne pas?

Mme RIGAUD.

Vous serez toujours le bien venu chez nous.

BEAUVILAIN.

Il me semble qu'il y a dix ans que nous nous sommes quittés. Bonjour, patron.

RIGAUD.

Bonjour, mon cher, bonjour.

BEAUVILAIN.

Tiens! qu'est-ce que vous avez? je croyais vous trouver plus gai que ça.

RIGAUD.

Moi? par exemple! je ris toute la journée.

BEAUVILAIN.

A la bonne heure. Quant à la patronne, toujours gracieuse et avenante... elle n'a pas changé.

Mme RIGAUD.

Et vous toujours galant, monsieur Beauvilain.

BEAUVILAIN.

Vous trouvez? Pardon, pendant que nous y sommes, je voudrais vous demander... est-ce qu'il n'est pas survenu de changement non plus chez... la troisième personne de la famille?

Mme RIGAUD.

Chez Célina? Non, elle est toujours la même, aussi jolie, aussi bonne.

BEAUVILAIN.

Dieu! que ces nouvelles-là font de bien! Aprés ça, quand ses goûts ne seraient plus exactement les mêmes, il n'y aurait peut-être pas de mal, je crois qu'elle ne me trouvait pas très bien à Rouen.

Mme RIGAUD.

Il n'est pas nécessaire d'être beau pour faire un commerçant.

RIGAUD.

Tu as un physique suffisant pour un boutiquier. Tu peux entrer dans les confitures.

BEAUVILAIN.

Oui, mais pour un mari?

Mme RIGAUD.

On n'a pas besoin non plus d'être un Adonis.

BEAUVILAIN.

Vraiment? vous croyez que quoique pas beau...

Mme RIGAUD, frappant amicalement sur les joues de son mari.

Voyez mon bon Rigaud, ça l'empêche-t-il d'être aimé?

BEAUVILAIN.

C'est qu'avec ça je suis un peu... bon enfant.

Mme RIGAUD.

Qu'importe?

BEAUVILAIN.

Ça ne fait rien non plus?

Mme RIGAUD.

Voyez Rig...

RIGAUD.

Hein?

BEAUVILAIN.

Oh! mais alors mon mariage va aller tout seul.

Mme RIGAUD.

Cela dépend de Célina, elle décidera.

BEAUVILAIN.

Dieu! si elle pouvait se décider tout de suite! Je suis pressé, je ne peux pas rester long-temps ici; vous comprenez? quand on a la direction d'une boutique.

RIGAUD.

Oui, on est enchaîné... garrotté... Oh! les boutiquiers! je n'ai jamais compris qu'il existât des boutiquiers!

BEAUVILAIN.

Tiens! vous l'étiez il y a à peine deux mois.

RIGAUD.

Je ne le comprenais pas davantage. Je ne comprends qu'une chose, moi, la liberté, l'indépendance... Je fais ce que je veux à présent.

BEAUVILAIN.

Mais êtes-vous heureux! l'êtes-vous!

RIGAUD.

Par exemple, je veux déjeuner... voilà déjà long-temps que j'ai cette envie-là... je sonne, je n'ai qu'à sonner et on m'apporte...

UN DOMESTIQUE, entrant.

Une lettre pour monsieur.

RIGAUD.

On m'apporte une lettre?... Eh bien! et ce chocolat? qu'est-ce qu'il devient? (Le domestique sort. Rigaud ouvre la lettre tout en parlant.) Je veux passer la journée avec toi... je suppose... eh bien... rien ne m'empêche... Tiens! c'est d'Ernest...

BEAUVILAIN.

De M. de Brévanne! il vous écrit?

RIGAUD.

Oui... il s'agit de l'acquisition d'un cheval... il a la fantaisie de me consulter là-dessus. Je lui ai promis... (Tout en lisant.) Ah! pardon! j'y ai été hier, chez Stephen... c'est lui qui n'y est pas venu... (Le domestique pose le déjeuner sur la table.) Il m'attend à midi, diantre! il faut se presser. (Il se met vivement à table, déploie sa serviette et regarde sa montre.) Onze heures et demie! (Se levant.) Ce n'est pas la peine; je n'arriverai que tout juste. Mon chapeau!

Mme RIGAUD.

Tu sors?

RIGAUD.

Oui... je ne peux pas faire autrement; c'est-à-dire, je le pourrais... mais tu conçois? une bête superbe! à ce qu'on dit... jaune, avec quatre pattes blanches... Mon chapeau!... Je n'en ai jamais vu

qu'une comme ça... à un fiacre... si elle allait nous échapper! (Au domestique.) Mes gants!

BEAUVILAIN.

Vous étiez décidé à rester, tout à l'heure.

RIGAUD.

Oui... Eh bien! tu vois? je change d'idée... selon ma fantaisie...

Mme RIGAUD.

Mon ami, puisque tu sors, passe donc en revenant chez ma marchande de modes, faubourg Poissonnière, 14, tu sais?

RIGAUD.

Oui... Que l'on remette mon déjeuner sur le feu... Ce n'est pas mon chemin; mais que m'importe à moi? j'ai le temps.

BEAUVILAIN.

Tiens, au fait! ça ne vous coûtera rien de passer par la rue du Bouloi... vous me rapporterez mon porte-manteau... en vous promenant.

RIGAUD.

Je n'ai que ça à faire. (Au domestique.) Donnez-moi une flûte. (A sa femme.) Adieu, chère amie. (A Beauvilain.) Adieu, mon garçon; je vais revenir, je reviens.

ENSEMBLE.

AIR :

Je cours / Cours / Il court } vite achever { mon / ton / son voyage,
Se promener est assez doux;
Mais on se plait dans son ménage,
Comme { moi / toi / lui } quand on est époux.

Mme RIGAUD.

Mon ami, reviens tout de suite.

RIGAUD.

Est-c' que le bonheur n'est pas là?
Il me ramènera bien vite.
(A part.)
Je regrette mon chocolat.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Rigaud sort vivement.

SCÈNE IV.

BEAUVILAIN, Mme RIGAUD.

BEAUVILAIN.

Est-il heureux de mener une existence tranquille comme ça! Il se connaît donc en chevaux à présent, puisque M. Ernest... Il paraît qu'il continue à vous voir, M. Ernest.

Mme RIGAUD.

Oui.

BEAUVILAIN.

Souvent?

Mme RIGAUD.

Mais, tous les deux jours... tous les jours...

BEAUVILAIN.

Tiens! tiens! comme dans le temps... au magasin...

Mme RIGAUD.

Oh! absolument.

BEAUVILAIN.

C'est que dans le temps... vous ne vous en êtes peut-être pas aperçue... il ne venait pas chez nous seulement pour acheter des bonbons...

Mme RIGAUD.

En vérité?

BEAUVILAIN.

C'est bien ce qui m'amusait quand vous lui en repassiez des boîtes. Ah! vous lui en avez fait avaler à celui-là! Il venait encore à la maison pour autre chose...

Mme RIGAUD.

Vous croyez?

BEAUVILAIN, plus confidentiellement.

Oui... pour vous faire la cour...

Mme RIGAUD.

Eh bien! ça n'a pas changé.

BEAUVILAIN.

Ah! bah?

Mme RIGAUD.

Non; c'est toujours la même chose.

BEAUVILAIN.

Tiens! tiens! à Paris aussi? Eh bien! mais... qu'est-ce que vous en dites?

Mme RIGAUD.

Je dis qu'il y met de l'obstination et que cela m'amuse...

BEAUVILAIN.

Ah! voilà tout?

Mme RIGAUD.

Comme cela m'amusait à Rouen; plus, peut-être, parce qu'il n'a pas les mêmes prétextes pour se présenter, ni moi les mêmes ressources pour parer au vol ses déclarations. Cela me force à me tenir sur mes gardes, et, malgré moi, cela m'occupe, me distrait. J'ai besoin de distractions dans ma vie de grande dame.

BEAUVILAIN.

Oui... en voilà une... Et le patron, qu'est-ce qu'il dit de ça?

Mme RIGAUD.

Je ne lui en ai même pas parlé.

BEAUVILAIN.

Oui; ça ne servirait qu'à lui faire faire du mauvais sang.

Mme RIGAUD.

Pourquoi donc? M. Ernest n'est pas plus dangereux pour moi à Paris qu'il ne l'était à Rouen. Je crois deviner ses sentimens, mais il ne les a jamais exprimés. Seulement, il ne perd pas une occasion de venir ici, et la façon dont il s'y prend pour me trouver seule n'est pas une des choses qui me divertissent le moins.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Ernest de Brévanne est venu pour voir monsieur et demande si madame peut le recevoir.

Mme RIGAUD, souriant à Beauvilain, après un instant de silence.

Eh bien?...

BEAUVILAIN.

Eh bien? mais il n'est donc pas allé à son rendez-vous?

Mme RIGAUD.

Du tout. Je me doutais qu'il allait venir.

BEAUVILAIN.

Bon, c'était une frime pour se débarrasser du patron... Il est là-bas, lui, avec le cheval jaune. (Riant à moitié.) C'est drôle... (A part.) Ça ne m'amuserait pas du tout.

LE DOMESTIQUE.

Madame veut-elle recevoir?

Mme RIGAUD.

Oui... dites que... oui... (Le domestique sort.)

BEAUVILAIN.

Ah! vous allez le recevoir?

Mme RIGAUD.

Mais vous restez, monsieur Beauvilain.

BEAUVILAIN.

Je reste?

Mme RIGAUD.

Certainement... sans cela... est-ce que j'aurais dit de le faire entrer? Il croyait me trouver seule.

BEAUVILAIN.

Et il va être attrapé! Ah! oui, c'est bien fait! nous allons nous amuser.

Mme RIGAUD.

Mais de la prudence ! il ne faut pas qu'il soupçonne...

BEAUVILAIN.

Laissez-donc ! Ah ! oui ! c'est une bonne niche. Nous allons rire.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Ernest de Brévanne.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ERNEST.

ERNEST.

Pardon, je n'osais monter dans la crainte d'être importun.

Mme RIGAUD.

Permettez-moi de vous présenter une de vos connaissances de Rouen, monsieur Beauvilain.

ERNEST, à part.

Le commis !... Il est décidé que je ne la trouverai jamais seule.

BEAUVILAIN, passant auprès de lui.

Monsieur...

ERNEST.

Eh ! vraiment, oui ! c'est lui ! Enchanté de vous revoir...

BEAUVILAIN.

N'est-ce pas ? moi pareillement.

ERNEST.

Par quel hasard à Paris ?

Mme RIGAUD.

Monsieur vient d'arriver au moment où on l'attendait le moins.

ERNEST, à part.

C'est fort heureux pour moi.

BEAUVILAIN, bas à Mme Rigaud.

Il fait un sang de tigre.

ERNEST.

Vous êtes venu par la diligence ?

BEAUVILAIN.

Oui, j'ai même manqué verser.

ERNEST, à part.

Je n'ai pas eu cette chance-là.

BEAUVILAIN.

Plait-il ?

ERNEST.

C'aurait été désolant. M. Rigaud n'est pas ici ?

BEAUVILAIN, bas à Mme Rigaud.

Ah ! il a de l'aplomb, par exemple, de demander ça.

Mme RIGAUD.

Non; je crois qu'un billet qu'il a reçu... une affaire imprévue l'a forcé de sortir.

ERNEST.

Un billet! vous verrez que c'est le mien! Oh! je suis impardonnable.

Mme RIGAUD.

Ah! vous lui avez écrit?

ERNEST.

Oui. J'étais bien aise d'avoir son avis sur un cheval qu'on me propose d'acheter, et je venais précisément lui dire que le rendez-vous n'aurait pas lieu aujourd'hui.

BEAUVILAIN.

Ah ça! il se connaît donc en chevaux à présent le patron?

ERNEST.

Mais certainement... très bien... D'abord il les aime beaucoup... seulement il ne les monte pas. Non, j'ai souvent essayé de l'y décider, mais en vain.

BEAUVILAIN, à part.

Il veut lui faire casser le cou, c'est clair.

ERNEST.

Et c'est fâcheux, ça lui ferait un genre de promenade de plus.

BEAUVILAIN.

Vous trouvez qu'il ne se proméne pas assez?

ERNEST.

Je me trompe, il y est monté une fois pourtant! oui, c'est même venu de lui. Nous avons fait plusieurs tours ensemble, à cheval, aux Champs-Elysées.

BEAUVILAIN.

Ah bah!

ERNEST.

Oui... sur ces chevaux en bois... qui tournent... nous avons eu du succès. (Ils rient tous trois.)

BEAUVILAIN, bas, à Mme Rigaud.

Il est charmant quand il veut.

ERNEST, à part.

Ah ça! est-ce qu'il va rester ici?

CÉLINA, de la coulisse.

Oui, monsieur, maman est au salon.

BEAUVILAIN.

La voix de Mlle Célina!

ERNEST.

A merveille! et, pour comble de malheur, voici du monde!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MEYNIER, CÉLINA.

CÉLINA, avec joie.

O ciel! M. Beauvilain!

Mme RIGAUD.

Monsieur Meynier! quel miracle de vous voir!

MEYNIER.

C'est vrai, je suis si affairé!... Le travail, madame, on n'existe que par le travail. Au reste, si je ne viens pas aussi souvent que je le voudrais, je vois que mon pupille s'efforce de réparer mes torts... il vous rend de fréquentes visites. (Bas.) As-tu parlé?

ERNEST.

Pas encore.

MEYNIER.

Je te reconnais là! Que diable fais-tu depuis que tu viens ici? Heureusement je suis plus actif que toi, et je ferai plus de chemin en une demi-heure que tu n'en as fait en deux mois.

Mme RIGAUD.

Que dites-vous là à M. Ernest?

MEYNIER.

Je le gronds, madame... (Bas, à Ernest.) Tu vas voir. (Haut.) Oui, figurez-vous qu'il se présentait pour lui un excellent parti...

Mme RIGAUD.

Ah! ah! vraiment?

MEYNIER.

Oui, Mlle Langeais. Tous les arrangemens étaient faits. La famille était d'accord avec moi sur tous les points. J'avais mené cette affaire-là rondement, comme je mène toutes les affaires dont je me mêle. Eh bien! croiriez-vous que depuis quelque temps Ernest se montre à peine dans la maison?

ERNEST.

Excellent Meynier! comme il me sert sans s'en douter!

Mme RIGAUD.

Mlle Langeais! je suis très liée avec elle. La fille d'un employé du ministère.

MEYNIER.

Précisément... une jeune personne charmante.

Mme RIGAUD.

Oui... blonde... d'une beauté un peu fade.

MEYNIER.

Des dents superbes.

Mme RIGAUD.

Ah! par exemple, je ne vous accorde pas ceci... non... assez blan

ches, bien rangées, si vous voulez, mais beaucoup trop longues, dents anglaises, ce qui donne à sa bouche, lorsqu'elle rit, une expression passablement niaise.

MEYNIER.

De l'esprit, pourtant.

Mme RIGAUD.

De la méchanceté tout au plus.

MEYNIER.

Je vois qu'en effet vous êtes très liées. Il est vrai qu'Ernest trouve peut-être ici une beauté plus parfaite et des qualités plus réelles.

Mme RIGAUD, à part.

Où veut-il en venir?

BEAUVILAIN, à part.

Est-ce que l'autre l'a mis dans sa confidence?

MEYNIER.

Il est facile d'expliquer sa préférence, et quand on voit mademoiselle... (Il montre Célina.)

CÉLINA.

Moi?

BEAUVILAIN.

Hein? comment?

Mme RIGAUD, lui faisant rapidement signe de se taire.

Êtes-vous pour long-temps encore à Paris, monsieur Meynier?

MEYNIER.

Non, madame; mais certainement avant mon départ il aura fait connaître des sentimens que sa timidité naturelle l'a jusqu'à ce jour empêché d'exprimer.

ERNEST, bas.

Taisez-vous donc!

MEYNIER.

Il est très timide; mais la passion qui se tait n'est pas la moins violente. (Bas à Ernest.) Oui... tu as beau me tirer par mon habit, ça ne m'empêchera pas de continuer. (Haut.) Je sais ce qu'il m'écrivait à Rouen et combien ces lettres...

BEAUVILAIN.

Ah ça! mais décidément est-ce que par hasard...

Mme RIGAUD, lui faisant signe.

Silence!

MEYNIER.

Mais à quoi bon vous révéler ses sentimens? Ils ont dû se trahir malgré lui... et je suis bien sûr que madame Rigaud, par exemple, les a devinés.

BEAUVILAIN, lui pouffant de rire au nez.

Ah! ah!

MEYNIER.

Je suis sûr... (A part.) Qu'est-ce qu'il a donc à me rire au nez, cet imbécile?

CÉLINA.

Eh bien! vous êtes gentil... C'est ainsi que vous prenez ça?

RIGAUD, de la coulisse.

Jean! mon déjeuner.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RIGAUD.

RIGAUD.

Je suis éreinté. J'ai les jambes dans les épaules. Pas un cabriolet sur la place. (à Ernest.) Ah! vous voilà, vous! vous êtes ravissant, vous me faites attendre une heure là-bas avec des palefreniers. Vous savez qu'elle est aveugle, votre jument? c'est dommage, car elle a de bien beaux yeux. Farceur! vous n'avez pas été la voir seulement.

ERNEST.

Pardon... je vous avais écrit tard... et pensant que vous n'iriez peut-être pas... j'étais venu vous avertir...

RIGAUD.

Laissez-donc, voilà le troisième rendez-vous de ce genre-là que vous me donnez, je vous retrouve toujours ici.

BEAUVILAIN.

Je crois bien, il...

Mme RIGAUD, bas.

Chut!

MEYNIER, qui observe tout le monde.

Hein! c'est assez singulier.

RIGAUD.

Ah! mais, c'est la dernière fois que vous m'y prenez, mon bon ami.

MEYNIER.

En effet, on n'est pas bien aise de perdre ainsi son temps.

ERNEST, à part.

Après ce que Meynier vient de dire, il faut absolument que je la voie seule.

RIGAUD.

Oh! mon temps! je n'ai rien à faire, moi.

MEYNIER, à part.

Parbleu! je vais voir si j'aurai toujours le même succès. (Haut. Enfin vous conviendrez qu'il était possible de mieux l'employer, et si vous aviez été ici tout à l'heure, par exemple, j'étais entrain de parler d'une affaire...

ERNEST, à Meynier.

Ah ! vous voilà bien, toujours disposé à parler de choses sérieuses. Moi je proposerais plutôt à ces dames d'assister à une matinée musicale, qui a lieu aujourd'hui même et qui doit être fort brillante.

Mme RIGAUD.

Oh ! oui, un concert ! je les aime beaucoup.

CÉLINA, à Beauvilain.

Vous viendrez avec nous.

BEAUVILAIN.

Pardine ! (Haut.) Moi aussi je les aime. Je n'en ai jamais entendu.

RIGAUD.

Et moi donc ! ô Dieu ! les concerts !

MEYNIER, à part.

C'est un parti pris de ne jamais me laisser achever.

Mme RIGAUD.

Mais des billets !

ERNEST.

Il est tard... Cependant en se pressant, on en aurait encore... et si je n'avais un rendez-vous important...

RIGAUD.

Ah ! bon ! nous savons ce que c'est que vos rendez-vous....

ERNEST.

Si j'étais libre comme M. Rigaud.

BEAUVILAIN, à part.

Il va encore lui faire faire une course.

(Le domestique rentre portant le déjeuner de Rigaud.)

CÉLINA.

Ah ! au fait, papa qui n'a rien à faire.

Mme RIGAUD.

C'est cela, Rigaud va y aller.

RIGAUD.

Un instant ! mon chocolat ! voilà mon chocolat.

Mme RIGAUD.

Tu iras, c'est convenu.

RIGAUD.

Mais...

Mme RIGAUD.

Depêche-toi.

TOUS.

Oui, dépêchez-vous.

MEYNIER, à part.

Ah ! ça, on veut absolument se débarrasser de lui.

Mme RIGAUD.

Vous serez des nôtres, monsieur Meynier... Vous avez peut-être

besoin chez vous... ne vous gênez pas. Vous savez que Rigaud n'aime pas qu'on lui parle affaires.

MEYNIER.

Pardon... j'aurais été bien aise pourtant de revenir sur un sujet...

Mme RIGAUD.

Allons, à notre toilette.

ENSEMBLE.

AIR.

Le plaisir qui nous invite
Est si doux;
Courons nous parer bien vite,
Hâtons-nous.

(Toute le monde sort. Beauvilain s'arrête un instant devant Meynier.)

BEAUVILAIN.

Monsieur Meynier... je vous demande pardon si j'ai ri là... tout à l'heure, si j'ai... (Il lui pouffe de nouveau au nez et sort.)

SCÈNE VIII.

MEYNIER, RIGAUD.

MEYNIER.

Voilà la seconde fois qu'il me rit au nez. La sécurité de ce gaillard-là, qui devrait être inquiet si en effet Ernest était son rival... le soin que l'on prend de faire courir celui-ci... Je crois que j'y suis.

RIGAUD.

Avez-vous un cabriolet en bas? je ne marche plus sans cabriolet.

MEYNIER.

J'ai été joué! Les visites ne sont pas pour la demoiselle, et madame Rigaud... Dites-donc, votre femme s'ennuie, hein?

RIGAUD.

Plait-il?

MEYNIER.

Vous ne vous en êtes jamais aperçu?

RIGAUD.

Pendant six ans que nous sommes restés à Rouen, au milieu de tracas sans nombre... je ne crois pas lui avoir jamais entendu dire...

MEYNIER.

Mais ici... à Paris?

RIGAUD.

A Paris? Elle n'a plus rien à faire.

MEYNIER.

C'est précisément pour ça.

RIGAUD.

Allons donc!

MEYNIER.

Enfin, elle ne vous l'a jamais dit, vous n'avez rien remarqué?

RIGAUD.

Ah! dam! il est possible... que par momens...

MEYNIER.

C'était sûr, elle s'ennuie, et alors...

RIGAUD.

Quoi? qu'est-ce que vous dites?

MEYNIER.

Rien... vous êtes dans la position de tous les négocians retirés. Cela s'explique. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement? Vous faites quitter à une femme une vie agitée, active, turbulente, et vous y substituez, quoi? le désœuvrement le plus complet. Le désœuvrement mène à l'ennui; quand on s'ennuie, on a besoin de distractions... et... à moins d'avoir cinquante ans... Votre femme en a... combien?...

RIGAUD.

Vingt-cinq.

MEYNIER, lui serrant la main.

Vous m'intéressez vivement.

RIGAUD.

Ah ça! dites donc! qu'est-ce qui vous prend? qu'est-ce que vous avez?

MEYNIER.

Ah! je sais bien que vous ne voyez pas les choses comme moi. Dabord on ne les voit jamais comme ça dans votre position. Vous vous imaginez qu'uniquement remplie par les plaisirs, la vie doit être heureuse. Eh bien! je vous dis, moi, que l'imagination n'est jamais plus active que lorsque l'esprit est désœuvré, que le travail est la sauvegarde des ménages; oui, monsieur, et je gagerais que, s'il était permis de faire le recensement des maris... qui n'ont pas à se louer de leur sort... ça pourrait se faire avec celui de la garde nationale... on en trouverait plus des deux tiers réduits à cette condition par le désœuvrement de leurs épouses. Je sais ce que j'avance, j'ai passé par là et je ne vous donne pas huit jours pour être de mon avis.

RIGAUD.

Monsieur...

MEYNIER.

Eh bien! allez-vous cherchez vos billets?

RIGAUD.

Monsieur, du tout... si je ne veux pas y aller?

MEYNIER.

Vous êtes le maître.

RIGAUD.

Si je veux rester... si je crains... Je ne crains rien... Monsieur, quand on voit un homme qui vient de déjeuner tranquillement, on ne va pas lui conter une foule de choses qui... Je ne veux pas qualifier ce que vous venez de dire, monsieur, mais c'est très désagréable à entendre. Chez moi, monsieur, on n'a pas besoin de distractions, on n'est jamais plus heureux que quand je suis là, monsieur.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, Mme RIGAUD.

Mme RIGAUD, gaîment.

Eh bien! mon ami, tu n'es pas parti?

MEYNIER.

Vous voyez, M. Rigaud est resté à déjeuner.

Mme RIGAUD.

Je te croyais déjà loin.

RIGAUD.

Loin... loin... encore faut-il le temps?

Mme RIGAUD.

Oui... et si nous n'avons pas de places?...

RIGAUD.

Pardine, si nous n'en avons pas...

Mme RIGAUD, avec humeur.

Ce sera extrêmement désagréable.

MEYNIER, à part.

Huit jours! je ne lui en donne pas trois. (Haut.) Pardon: je reviens dans un moment. (Il salue et sort.)

SCÈNE X.

RIGAUD, Mme RIGAUD.

RIGAUD, à lui-même.

Il est incroyable celui-là avec son système sur les négocians retirés, avec son recensement... Il vient vous dire ça avec un aplomb... je ne comprends pas qu'il y ait des gens aussi bêtes que ça.

Mme RIGAUD.

Tu restes? décidément c'est un parti pris?

RIGAUD.

Mais non, je n'ai pas dit que je voulusse rester... D'ailleurs, quoi? qu'est-ce que cela prouverait? que nous avons de la peine à nous quitter. Voilà comme nous sommes nous autres.

Mme RIGAUD.

Oui... mais en attendant...

RIGAUD.

Ah ça ! tu as donc bien envie que je m'en aille ?

Mme RIGAUD.

Il ne fallait pas offrir d'avoir ces billets, si tu ne voulais pas aller les chercher.

RIGAUD.

Offrir... d'abord ce n'est pas moi qui me suis offert.

Mme RIGAUD.

Eh bien ! il fallait refuser quand on t'en a parlé, cela eût mieux valu. Quelqu'un se serait chargé d'y aller... quelqu'un de plus complaisant.

RIGAUD.

Mais encore une fois je ne refuse pas, que diable ! aussi c'est impatientant.

Mme RIGAUD.

Mon Dieu ! c'est bien ! il est inutile d'y mettre cette humeur-là.

RIGAUD.

C'est que tu me parles sur un ton auquel je ne suis pas habitué.

Mme RIGAUD.

Moi ? je ne sais pas où tu vois cela... certainement mes manières n'ont pas changé ; je voudrais pouvoir en dire autant de ton caractère.

RIGAUD.

Mon caractère à présent. (A part.) Voilà que nous nous querellons... j'aime autant que cet autre ne soit plus là... (Haut.) Qu'est-ce qu'il a mon caractère ?

Mme RIGAUD.

Il est devenu maussade, grondeur.

RIGAUD.

Par exemple !

Mme RIGAUD.

Il l'a peut-être toujours été ; mais du moins tu te donnais la peine de dissimuler tes défauts.

RIGAUD.

Vous en faisiez autant de votre côté sans doute, car je ne vous ai jamais vue comme aujourd'hui. Oh ! mais non, vous êtes devenue excessivement désagréable, savez-vous ?

Mme RIGAUD.

Vous aussi.

RIGAUD.

Bien obligé. C'est égal, cela n'empêche pas que nous ne soyons jamais plus contens que lorsque nous sommes ensemble. C'est notre bonheur, à nous... nous nous aimons comme nous nous aimions autrefois... tout autant... il n'y a rien de changé... quoique certainement

à Rouen, vous ne m'auriez pas fait une scène comme celle-ci pour un concert.

Mme RIGAUD.

A Rouen... c'était autre chose... j'étais occupée, mes journées étaient remplies.

RIGAUD.

Hein? (A part.) Ah! mon Dieu! (Haut.) Il n'y a rien de changé entre nous.

Mme RIGAUD.

Au lieu qu'ici...

RIGAUD, à part.

Je voudrais m'en aller. (Haut.) Rien.

Mme RIGAUD.

Ici, je m'ennuie... puisqu'il faut te le dire.

RIGAUD, à part.

Elle s'ennuie!

Mme RIGAUD.

Et quand on s'ennuie...

RIGAUD.

Oui... oui... je sais.

Mme RIGAUD.

On a besoin de distractions.

RIGAUD.

Assez.

Mme RIGAUD.

Quoi?

RIGAUD.

Rien. (A part.) Je m'évanouis.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CÉLINA, un bouquet à la main.

CÉLINA.

Me voici toute prête. (A Rigaud.) Eh bien! papa, tu n'es pas encore parti?

RIGAUD, à part.

Allons! elle veut aussi me renvoyer elle.

Mme RIGAUD.

Tu vois, ton papa a jugé à propos de ne pas se presser. Nous n'aurons plus de place, voilà tout.

CÉLINA.

Ce serait grand dommage: nous nous faisions une fête d'aller à ce concert... maman surtout... Comment! vous d'ordinaire si complaisant... et qui n'avez rien à faire...

RIGAUD, à part.

Je commence à en avoir assez.

CÉLINA.

Vous nous priveriez volontairement d'une partie de plaisir ? Je ne vous reconnaitrais pas là. Voyez : maman a fait une si jolie toilette... je croyais que nous allions partir et je m'empressais de lui apporter ce magnifique bouquet que l'on vient de monter pour elle.

RIGAUD.

Un bouquet ?

Mme RIGAUD.

Pour moi ?

CÉLINA.

Certainement.

RIGAUD.

Un bouquet ! de quelle part ?

CÉLINA.

On ne l'a pas dit : il parait que c'est un mystère. (A Rigaud.) Qu'est-ce que vous avez ?

RIGAUD.

Rien. Je ne me sens pas bien aujourd'hui.

CÉLINA.

Mais, entre nous, il n'est pas difficile de le deviner, n'est-ce pas ?

RIGAUD.

Non... ça vient...

CÉLINA.

De M. Ernest.

RIGAUD.

D'Ernest ! (A part.) Il me prend une sueur froide.

Mme RIGAUD, avec embarras.

C'est-à-dire, tu supposes... tu crois... tu n'en es pas sûre.

CÉLINA.

Et qui peut, si ce n'est lui, nous envoyer des bouquets ? je vous le demande ?

RIGAUD.

Oui.

CÉLINA.

Ce n'est pas M. Beauvilain... il n'est pas assez galant pour cela.

RIGAUD.

Non.

CÉLINA.

Ce n'est point papa.

RIGAUD.

Non.

Mme RIGAUD, à part.

Je suis au supplice.

CÉLINA.

Ce ne peut donc être que M. Ernest.

RIGAUD.

C'est clair. (A part.) Est-ce que je serais déjà sujet au recensement ?

CÉLINA.

D'ailleurs, le bon goût, l'élégance de ces bouquets indiquent assez qu'ils viennent de lui... C'est égal, si je l'osais... je vous demanderais la permission de ne pas porter le mien.

RIGAUD.

Je te l'accorde, je t'y autorise complétement, je te défends de le prendre... Je ne peux pas souffrir les fleurs.

(Il lui arrache le bouquet.)

CÉLINA.

Mais c'est celui de maman.

RIGAUD.

J'ai de l'antipathie pour les fleurs.

CÉLINA.

Prenez garde.

RIGAUD.

Un bouquet ! le matin ! c'est d'un genre ; ah ! fi donc ! j'en suis honteux.

CÉLINA.

Dans quel état vous le mettez !

RIGAUD.

Tout au plus un homme pourrait se permettre d'avoir à sa boutonnière... Je le porterai, moi... son bouquet, ça lui fera plaisir.

Mme RIGAUD, à part.

Cette colère ! (Haut.) Qu'avez-vous ?

RIGAUD.

Rien ! laissez-moi.

Mme RIGAUD.

Mais qu'avez-vous ?

RIGAUD.

Rien. Je vous dis que je le porterai, madame.

SCÈNE XII

LES MÊMES, BEAUVILAIN.

BEAUVILAIN.

Je vous ai peut être fait attendre ?... Eh bien ! patron, vous n'êtes pas encore parti ?

RIGAUD, avec colère.

Ah ! ça, veux-tu bien me laisser tranquille ; ils sont tous après moi.

BEAUVILAIN, qui fait en riant à Mme Rigaud des signes d'intelligence.

Pardon, je vous disais ça, parce que vous vous étiez chargé...

RIGAUD.

C'est bon... on le sait... j'y vais... (A part.) Il se passe quelque chose d'extraordinaire. (Haut.) Vous entendez, madame... j'y vais, je suis complaisant, moi... quoi qu'on en dise... j'y vais. (A part.) Je voudrais que quelqu'un me dit quelque chose, rien que pour avoir le plaisir de me battre avec lui. (Haut en passant près de Beauvilain.) Ne me dis rien, toi. (Il fait quelques pas pour sortir et revient.) Hein ?.. je te conseille de ne me rien dire. (Il sort.)

SCÈNE XIII.

BEAUVILAIN, Mme RIGAUD, CÉLINA.

CÉLINA.

Qu'a donc papa ? je ne l'ai jamais vu de cette humeur-là.

Mme RIGAUD.

Ni moi.

BEAUVILAIN.

C'est quelque chose qu'il a dans les nerfs ; ce ne sera rien.

(Il continue de faire à Mme Rigaud des signes d'intelligence.)

CÉLINA.

Mais vous-même, monsieur Beauvilain, je vous trouve aussi tout singulier aujourd'hui.

BEAUVILAIN.

Moi !

CÉLINA.

Oui, vous avez un air mystérieux, malin... qui ne vous est pas habituel.

Mme RIGAUD, à part.

Je ne comprends pas tous ces signes... cette colère de Rigaud !... aurait-il des soupçons ?

CÉLINA.

Expliquez-vous : vous avez quelque chose à dire apparemment.

BEAUVILAIN.

Du tout... c'est drôle... je vous croyais dans votre chambre.

CÉLINA.

Je suis de trop ? il suffit : je vous laisse. Monsieur Beauvilain, vous avez avec moi, depuis tantôt, une façon d'agir tout étrange, et comme vous ignorez sans doute à quel point je la trouve déplaisante, je crois de mon devoir de vous avertir que je ne vous aime plus du tout (Lorsqu'elle est arrivée sur le pas de la porte.), oh ! mais plus du tout.

BEAUVILAIN.

Ça vous reviendra, soyez sûre que ça vous reviendra.

(Célina sort.)

SCÈNE XIV.

BEAUVILAIN, Mme RIGAUD.

BEAUVILAIN, venant vivement à Mme Rigaud.

Eh bien! vous l'avez trouvé?

Mme RIGAUD.

Trouvé, quoi donc?

BEAUVILAIN.

Son billet.

Mme RIGAUD.

Un billet?... de qui?

BEAUVILAIN.

Eh bien! de lui... là-bas... le billet que... Vous ne l'avez pas trouvé? ah bien! je lui ai vu écrire, moi... je lui ai vu glisser...

Mme RIGAUD.

Où donc?

BEAUVILAIN.

Dans son bouquet... il est dedans.

Mme RIGAUD.

Son bouquet! celui que l'on a monté chez moi?

BEAUVILAIN.

Oui.

Mme RIGAUD.

Miséricorde, c'est mon mari qui l'a!

BEAUVILAIN.

Le patron? vous le lui avez donné? Ah! bon, qu'est-ce qu'il va dire s'il vient à lire ça?

Mme RIGAUD.

Mon mari en rira... voilà tout. (A part.) O mon Dieu! mon Dieu!

BEAUVILAIN.

Vous croyez? ah bien! s'il en rit...

Mme RIGAUD.

M'écrire! quelle audace! et si gauchement encore!

BEAUVILAIN.

Du moment que vous croyez qu'il en rira...

Mme RIGAUD.

N'importe... Il faut tâcher adroitement de ravoir ce bouquet...

BEAUVILAIN.

Oui... c'est toujours le plus sûr.

Mme RIGAUD.

Je compte sur vous pour cela, monsieur Beauvilain; moi, de mon côté, je m'efforcerai d'éloigner M. Ernest; c'est indispensable à pré-

sent, quand bien même ce billet ne serait pas ouvert. M. Meynier peut m'aider... je lui parlerai... Il avait dit qu'il allait revenir... il ne vient pas... Ah ! le voici.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MEYNIER.

MEYNIER.

J'ai trouvé la grille du jardin ouverte, et...

Mme RIGAUD.

Monsieur Meynier, vous alliez ce matin, lorsque mon mari est arrivé, aborder un sujet sur lequel j'étais bien aise de ne pas m'expliquer... devant les personnes qui se trouvaient là. L'assiduité de M. Ernest à venir, l'amitié qu'il nous témoigne, ont pu vous faire penser qu'il avait formé certains projets d'union... auxquels je crois être sûre qu'il n'a pas songé.

MEYNIER, à part, regardant Beauvilain.

Voilà l'autre qui rit encore. (Haut.) Il me paraissait naturel de le supposer, madame ; mais en effet, depuis... j'ai cru m'apercevoir que je m'étais trompé sur le motif de ses visites.

Mme RIGAUD.

Oh ! tout à fait.

MEYNIER, à part.

Eh bien ! c'est clair.

Mme RIGAUD.

Nous-mêmes, nous avons d'autres vues sur notre fille.

BEAUVILAIN.

Oui, nous avons d'autres vues.

Mme RIGAUD.

Il se présente pour votre pupille un excellent parti... vous le disiez ce matin... vous devriez lui faire sentir combien il serait blâmable de ne pas profiter des bonnes dispositions que lui témoigne la famille de Mlle Langeais.

MEYNIER, à part.

Par exemple, je ne m'explique plus...

Mme RIGAUD.

Et, en continuant de la négliger comme il le fait, ces dispositions changeront infailliblement. Dites-lui qu'il s'agit de son bonheur, de son avenir.

MEYNIER.

Pardon... vous me recommandez de lui dire...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, RIGAUD entrant précipitamment, son chapeau sur la tête.

RIGAUD.

Mon chapeau ! j'ai oublié mon chapeau !

Mme RIGAUD, à part.

Mon mari !

BEAUVILAIN, à part.

Oh ! le patron ! quelle figure il a !

RIGAUD, à part.

Il n'est pas encore ici ! Ce bouquet... il y avait un billet dedans !

BEAUVILAIN, bas, à Mme Rigaud.

Je crois qu'il a trouvé la lettre.

Mme RIGAUD, bas.

Ne le quittez pas.

RIGAUD.

J'ai oublié mon chapeau... il n'y a rien d'étonnant que je sois remonté... on oublie un chapeau... ça se voit tous les jours... il y en a qui oublient bien autre chose !

MEYNIER, à part.

Le mari sait tout. Je comprends maintenant les recommandations de tout à l'heure.

BEAUVILAIN, passant auprès de Rigaud et lui montrant son chapeau qu'il a sur la tête.

Dites donc, patron, si c'est celui-ci que vous cherchez... (Il reçoit de Rigaud un vigoureux soufflet.) Oh ! (Bas, à Mme Rigaud.) Vous disiez qu'il en rirait ; mais il n'en rit pas du tout.

RIGAUD, à part.

Ça m'a fait du bien.

(Il court après Beauvilain qui fuit lestement.)

SCÈNE XVII.

MEYNIER, Mme RIGAUD.

MEYNIER, après s'être assuré qu'ils sont partis.

Je lui conseillerai de ne plus revenir, hein ? c'est le plus prudent.

Mme RIGAUD.

Oui... monsieur... oui... Je n'ai pas le temps de vous expliquer les raisons qui me font souhaiter qu'il s'éloigne... mais j'en ai, soyez-en sûr.

MEYNIER.

Vous n'avez pas besoin de le dire, madame, ça se voit.

Mme RIGAUD.

En effet... une malheureuse circonstance... J'ai été bien étourdie dans tout ceci, je l'avoue... j'ai cru pouvoir traiter légèrement... ce qui au fond n'est pas sérieux non plus... et maintenant je sens que je suis embarrassée devant mon mari, quand il ne m'eût rien coûté de tout lui dire dès le commencement.

MEYNIER.

Certainement, on devrait toujours commencer par le dire au mari; mais qu'est-ce que vous voulez? on ne le dit pas; ce n'est pas dans nos mœurs; puis, ma foi, le temps passe et on oublie... ça s'oublie très facilement.

Mme RIGAUD.

Surtout lorsqu'au fond cela ne saurait compromettre le repos de personne. Vous voyez pourtant, le mien est compromis maintenant... celui de mon mari.

MEYNIER.

Ah! il n'est pas bien, lui.

Mme RIGAUD.

Vous avez remarqué son agitation, sa colère?...

MEYNIER.

J'en ai été frappé dès l'abord.

Mme RIGAUD.

Avec une pareille exaspération, on peut tout craindre.

MEYNIER.

Comment donc? mais cet homme-là est dans un état fort inquiétant... il ne se possède plus! il n'est pas maître de ses mouvemens... vous avez vu?

Mme RIGAUD.

Oh! je ne suis pas inquiète. Je le calmerai... avec un mot, je puis le faire; mais en attendant que je lui parle, s'il allait chercher querelle à quelqu'un?

MEYNIER.

Vous avez raison, il est capable de tout... Dans un premier mouvement, il ne faut pas qu'il rencontre Ernest... Ah! mon Dieu! il va venir... Je cours au devant de lui... je me posterai dans la rue pour l'attendre... Soyez tranquille, madame, je vous seconderai de tout mon pouvoir. C'est pour moi une question d'honneur... car je suis indirectement cause de ce qui arrive... Soyez tranquille... je cours...

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, BEAUVILAIN.

BEAUVILAIN.

Je crois qu'il est devenu enragé!... ah! mais, oui. Il vient de me donner une chasse dans l'escalier... si je n'avais pas été plus leste que lui... Enfin, qu'est-ce que je lui ai fait, je vous le demande? Non; il a besoin de s'en prendre à quelqu'un.

Mme RIGAUD, bas à Meynier.

Vous entendez?

MEYNIER, de même.

Je vous laisse. (A part.) Je lui avais donné trois jours; il n'avait pas besoin de tout ce temps-là. (Il sort vivement.)

SCÈNE XIX.

Mme RIGAUD, BEAUVILAIN.

BEAUVILAIN.

Savez-vous que le patron entend très mal la plaisanterie? C'est la dernière fois que je joue avec lui.

Mme RIGAUD.

Où est mon mari? je veux lui parler.

BEAUVILAIN.

Il est sorti cette fois pour tout de bon, et comme un furieux. Je n'ai eu que le temps de faire signe à M. Ernest de passer par le jardin.

Mme RIGAUD.

A M. Ernest?

BEAUVILAIN.

Ils ont manqué de se trouver nez-à-nez... C'est ça qui aurait été joli!

Mme RIGAUD.

Courez, monsieur Beauvilain; imaginez un prétexte... Dites-lui que je ne puis le recevoir... que M. Meynier veut lui parler.

BEAUVILAIN.

Permettez... c'est que...

Mme RIGAUD, à elle-même.

Il est ici! C'est singulier : il me semble à présent que j'ai quelque chose à me reprocher en effet. (Haut.) Oh! allez, monsieur Beauvilain... allez-y vite, je vous en prie. (Elle rentre chez elle.)

SCÈNE XX.

BEAUVILAIN, puis RIGAUD.

BEAUVILAIN.

C'est que j'aimerais autant ne plus me mêler de tout ça... Non... ça ne m'amuse plus autant que ce matin. (Rigaud entre par la porte du fond et se dirige vivement, sans être aperçu, vers une portière qui se trouve au premier plan à gauche du public. Au moment où il se blottit derrière, il heurte un meuble. Beauvilain, qui se dirigeait vers le jardin, se retourne au bruit.) Hein ? le patron !

RIGAUD, passant la tête.

Si tu fais un geste, si tu dis un mot... je t'étrangle !...

BEAUVILAIN, voyant entrer Ernest qui arrive par la porte du jardin.

Voilà l'autre ! Eh bien ! nous sommes bien... nous sommes tout à fait bien.

SCÈNE XXI.

BEAUVILAIN, ERNEST, RIGAUD, caché.

ERNEST.

Ah ! monsieur Beauvilain, savez-vous si Mme Rigaud est visible ? (Silence de Beauvilain.) Hein ? (A part.) Est-ce qu'il est devenu muet ? (Haut.) Pendant que nous sommes seuls, apprenez-moi donc pourquoi tout à l'heure vous m'avez si vivement fait signe de passer par le jardin ?

BEAUVILAIN, à part.

Bon ! il vient dire ça ici, lui.

ERNEST.

Votre émotion m'a fait penser un moment qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire... Est-ce Mme Rigaud qui vous a envoyé ?

BEAUVILAIN.

Monsieur... je crois pouvoir vous dire que M. Rigaud n'est pas chez lui... il est même probable qu'il ne pourra pas nous accompagner au concert.

ERNEST.

Cela m'est égal... tant mieux !

BEAUVILAIN, toussant.

Hum ! De sorte que si vous vouliez vous entêter à l'attendre, ce serait vainement.

ERNEST.

Ce n'est pas à lui, c'est à Mme Rigaud que je veux parler.

BEAUVILAIN.

Ah! c'est à madame... (A part.) Si je pouvais l'avertir! (Il se dirige doucement vers la porte.) C'est à madame... (Au moment où il approche de la porte, Rigaud passe la tête. Beauvilain revient vivement.) Hein!

ERNEST, se retournant de son côté.

Quoi?

BEAUVILAIN.

Plaît-il?

ERNEST.

Je n'ai rien dit... Je croyais que vous alliez...

BEAUVILAIN.

Par là? Non... je n'y pensais même pas. Je crois que madame est sortie.

ERNEST.

Sortie?

BEAUVILAIN.

Oui... et à votre place...

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, Mme RIGAUD.

Mme RIGAUD.

Eh bien! l'avez-vous vu?... (A part.) M. Ernest!

BEAUVILAIN, à part.

Patatras! nous sommes pris.

ERNEST.

On vous disait sortie, madame.

Mme RIGAUD.

En effet... j'avais donné l'ordre de ne recevoir personne.

ERNEST.

Et cette défense me concernait comme les autres?

Mme RIGAUD.

Je me suis tout à coup sentie indisposée.

BEAUVILAIN, qui tâche de leur faire des signes sans être vu de Rigaud, et qui peu à peu se trouve près de celui-ci.

Pas plus que moi!...

RIGAUD, bas.

Va-t'en!...

BEAUVILAIN.

Hein?...

RIGAUD.

Va-t'en!...

BEAUVILAIN.

Vous voulez que...

ERNEST.

Mais votre santé paraît rétablie.

BEAUVILAIN, à part en sortant.

Si quelqu'un ne vient pas à notre secours, jamais nous ne nous retirerons de là.

RIGAUD, à part.

Je veux être sûr de mon malheur.

SCÈNE XXIII.

Mme RIGAUD, ERNEST, RIGAUD, caché.

ERNEST, dès que Beauvilain est sorti.

Vous avez daigné, madame, m'accorder l'entretien que je vous ai demandé ; j'attendais ce moment avec impatience, car il me tardait de vous désabuser sur le motif que M. Meynier donnait ce matin à mes visites.

Mme RIGAUD.

Je n'y ai pas été trompée un instant. Je sais qu'elles sont tout à fait désintéressées, voilà pourquoi je crois pouvoir vous demander, vous prier de les cesser... pour un temps du moins.

ERNEST.

Cesser de vous voir, moi ?

Mme RIGAUD.

Oui... et je suis sûre que cette prière que je vous adresse n'altérera en rien les sentimens d'amitié que vous portez à notre famille.

RIGAUD, à part.

Bien obligé !

ERNEST.

Cesser de vous voir ?

Mme RIGAUD.

Oui... et soyez certain que si je vous le demande ce n'est pas sans de puissantes raisons.

ERNEST.

Je les devine, madame. Oh ! laissez-moi croire que je ne me trompe pas. Je vous aime ; vous le savez : il y a long-temps que vous vous en êtes aperçue.

Mme RIGAUD, à part.

Là... voilà pourtant à quoi l'on m'expose en me forçant de le congédier. Il n'aurait jamais osé me dire ça.

ERNEST.

Je vous aime, et cet amour, à Rouen, vous l'aviez déjà remarqué.

RIGAUD, à part.

Je voulais un aveu complet...

ERNEST.

Mais alors c'est à peine si vous lui donniez une pensée. Le temps vous a convaincue de sa sincérité. Aujourd'hui vous le plaignez, il vous intéresse...

RIGAUD, à part.

Il est impossible de rien entendre de plus satisfaisant !

ERNEST.

Vous voyez que je vous aime chaque jour davantage et... vous craignez de m'aimer aussi.

RIGAUD.

Hein?

Mme RIGAUD.

Moi, monsieur ?

ERNEST.

Oui, vous m'aimez, madame; eussiez-vous si long-temps souffert mes visites, si en secret vous n'eussiez été sensible à mon amour ?

Mme RIGAUD.

Oh ! mon Dieu !

RIGAUD.

Je suffoque.

SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, BEAUVILAIN, MEYNIER.

BEAUVILAIN, bas.

Il est là-dessous.

ERNEST.

Et ce matin même, lorsqu'il a été question pour moi d'un mariage, votre trouble ne vous a-t-il pas trahie ?

Mme RIGAUD, à part.

Serait-il vrai ?

ERNEST.

Vous m'aimez.

MEYNIER, à part, courant à la portière où est Rigaud.

Il n'y a que ça à faire.

(Il tire violemment la portière. Beauvilain s'est précipité sur Rigaud qu'il retient à bras-le-corps.)

RIGAUD.

Monsieur !

ERNEST.

Rigaud !

Mme RIGAUD.

Mon mari !

MEYNIER, à Rigaud.

Hein ? qu'est-ce que vous dites de ça, vous ?

RIGAUD.

Monsieur... je dis... (A Ernest.) Vos armes, monsieur.

BEAUVILAIN, à part.

Si c'est ainsi qu'il arrange les affaires...

MEYNIER, à part.

De l'assurance. (Haut.) Avais-je raison ce matin? est-ce naturel? vous y avez été pris, vous-même, tout prévenu que vous étiez... et pourtant, vous êtes sûr de l'affection de madame.

RIGAUD.

Monsieur!

MEYNIER.

Supposez, maintenant, que ce ne soit point un jeu, et qu'au lieu d'Ernest, jeune homme sage, rangé, plein d'honneur, de délicatesse... (A Ernest.) Je te laverai la tête en sortant. (Haut.) Qui va se marier... il se marie avec Mlle Langeais... c'est une passion. Supposez, dis-je, que ce soit un homme comme il y en a tant que vous ayez accueilli ainsi... Eh! mon Dieu! madame, toute sage et réservée qu'elle est, aurait pu, pour tuer le temps, s'amuser de son amour; de là à le partager, même à son insu, il n'y a qu'un pas; et une fois partagé... ça pouvait aller plus loin, vous en conviendrez.

RIGAUD.

J'en ai assez.

MEYNIER.

Nous nous sommes arrêtés à temps; mais sur cent femmes désœuvrées, à qui je demanderais, comme je l'ai demandé à madame, de se prêter à une comédie dans le genre de celle que nous venons de jouer...

RIGAUD.

Comment? qu'est-ce à dire? une comédie?

MEYNIER.

Je tenais à vous convaincre, voilà tout. Sur cent femmes, dis-je, je gage qu'il n'en est pas une qui ne s'avoue en danger, pour peu qu'elle consente à se mettre réellement en situation. N'est-ce pas, madame, vous êtes de mon avis, à présent? c'était certain. Madame était comme vous, elle ne voulait pas me croire.

RIGAUD.

Je vous déclare, monsieur, que je ne comprends rien.

MEYNIER.

C'est clair, vous êtes étonné, ébahi, parce que ça contrarie vos idées, votre système; mais au fond du cœur, vous sentez que j'ai raison, vous êtes contraint de vous l'avouer. Eh! mon Dieu! vous me saurez gré un jour de vous avoir éclairé. C'est un service que je vous ai rendu à tous deux, je reçois vos remerciemens. (A part.) Je l'ai étourdi, il ne peut plus répondre. Je crois que c'est s'en tirer avec quelque éloquence.

BEAUVILAIN, à part.

Il ment avec une rare intrépidité.

MEYNIER, à part.

Je vais me remettre à plaider.

RIGAUD.

C'était une comédie? J'avoue que je ne sais plus du tout où j'en suis.

MEYNIER.

Je crois bien!

SCÈNE XXV.

LES MÊMES, CÉLINA.

CÉLINA.

Eh bien! peut-on venir enfin? il n'y a plus de mystère?

MEYNIER.

Non, mademoiselle, non, vous pouvez entrer. (A part.) Qu'est-ce qu'elle veut dire?

RIGAUD.

Elle en était aussi, elle?

MEYNIER, haut.

J'ai convaincu monsieur votre père... il est alterré... (A Rigaud.) Eh bien, viendrez-vous encore me demander quelle est la cause qui peut amener ces désordres? je vous répondrai comme tantôt: le désœuvrement.

RIGAUD.

Le désœuvrement!... vous croyez?... Mon porte-manteau! mes malles!

MEYNIER.

Où allez-vous?

RIGAUD.

Je repars pour Rouen, je reprends le commerce.

MEYNIER.

Fi donc, vous ne le pouvez plus. Vous cédez votre fonds à M. Beauvilain qui épouse mademoiselle. Voilà votre successeur. Vous, vous achetez ma terre de la Vernière, une propriété superbe... dans un état déplorable... où tout est à créer.

Mme RIGAUD.

Oui... et nos journées du moins seront remplies comme autrefois.

RIGAUD.

Par le travail, l'activité... Oh! c'est une belle chose que le travail. (A Beauvilain.) Ne l'oublie jamais, toi.

BEAUVILAIN.

Soyez tranquille, et je m'occuperai des détails.

MEYNIER.

Je suis sûr que vous serez bien aise de retrouver de l'occupation.

RIGAUD.

Moi, monsieur ? O Dieu ! depuis que je mène une vie oisive, je suis sur les dents. Je ne serais pas fâché d'avoir quelque chose à faire afin de me reposer un peu.

AIR :

ENSEMBLE.

Travaillons bien,
Par ce moyen,
Les deux époux ne craindront rien.
Il faut agir,
Trop de loisir,
Est toujours nuisible au plaisir.

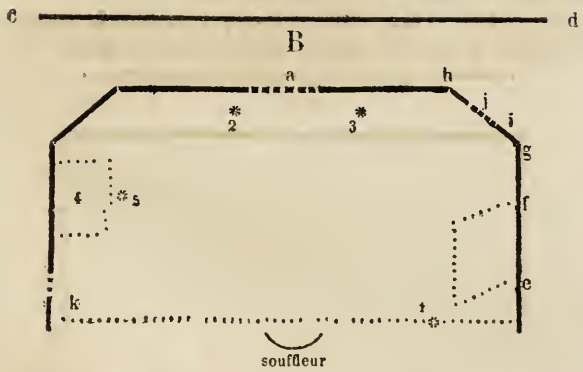
FIN DE QUAND ON N'A RIEN A FAIRE.

Mise en scène de l'ouvrage.

PREMIÈRE PARTIE.

Décorations, Ameublemens, Accessoires.

(Les indications sont prises de la droite du spectateur.)



ACTE PREMIER. — DÉCORATION. — Laboratoire d'un confiseur, salle fermée, plafonnée, octogone. Au fond, porte à deux battans (*a*), ouvrant sur une autre pièce (B) qui figure la boutique du confiseur et sur le mur de laquelle (*c d*) sont peints des rayons supportant des bocaux, des pots de confitures, des boîtes de dragées, etc., etc.

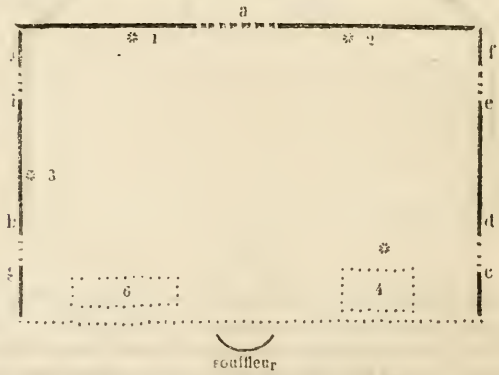
Au premier pan, à droite (*e f*), un fourneau en briques, avec son manteau, faisant saillie sur la scène; dans le second pan, également à droite (*g h*), une petite porte (*i j*). Au premier pan, à gauche (*k l*), une petite porte ouvrant sur une autre pièce.

AMEUBLEMENT. — A droite, sur l'avant-scène, une chaise (* 1). De chaque côté de la porte du milieu (2 et 3), une chaise. A gauche, au-dessus de la petite porte du premier pan, une table-bureau (4)

en acajou ; une chaise devant le bureau (5). Sur le bureau, registres, cartons, écritoire, plumes, papiers, factures, etc.

Différentes appliques, représentant des objets de la profession de Rigaud, sont disposées dans la pièce. Au dessus du manteau du fourneau, des bassines ; dans le pan, entre la porte d'entrée et la petite porte de droite, un buffet avec tiroirs ; sur la tablette et les rayons au dessus, terrines, boîtes à thé, bocaux, etc. Au dessus du bureau, applique représentant des bassines, des alambics, ainsi qu'au dessus de la porte du fond.

Accessoires. — Un journal. — Un petit plateau sur lequel se trouvent une chocolatière, une tasse, une cuillère, des flûtes. — Une poêle à pralines. — Des pralines. — Deux piles de boîtes de bonbons. — Paquets de sucre de pomme. — Bourse avec de l'argent.



ACTE SECOND. — Décoration. — Un salon riche, carré, fermé, plafonné. Au fond, au milieu, une porte à deux battans (*a*), ouvrant sur une autre pièce (B). A droite, au premier plan, une petite porte (*c d*) ; au second plan une porte vitrée (*e f*), à deux battans, ouvrant sur un jardin dont on aperçoit quelques arbres, quelques buissons. Au premier plan, à gauche, une petite porte (*g h*) ouvrant sur une chambre. Au second plan une fenêtre (*i j*).

Ameublement. — A la porte du fond, aux portes de droite et de gauche, sont des portières en tapisserie. A la porte vitrée et à la fe-

nêtre de gauche il y a des rideaux blancs plissés et de grands rideaux de la même couleur. Sur le mur du fond, de chaque côté de la grande porte, tableaux peints ou en applique.

Des fauteuils (1 et 2) sont placés de chaque côté de la porte du fond ; un autre fauteuil (3) entre la fenêtre et la petite porte du côté gauche. A droite, sur le premier plan, une petite table (4) couverte d'un tapis ; devant la table, un fauteuil (5). A gauche, sur la même ligne, une causeuse (6).

ACCESSOIRES. — Une lettre. — Un plateau en plaqué sur lequel on a placé une chocolatière, une tasse avec sa soucoupe, une cuillère, une carafe, un verre, une serviette, quelques flûtes. — Un journal. — Une valise. — Un carton à chapeau. — Un bouquet enveloppé dans du papier. — Une sonnette.

DEUXIÈME PARTIE.

Personnages, Emplois et Costumes.

M. RIGAUD, comique. — COSTUME. *Au premier acte* : cheveux peu soignés, cravate blanche, gilet blanc rayé de bleu, pantalon de nankin, bas blancs, souliers, habit bleu clair.

Au deuxième acte : chevelure soignée, frisée, cravate de fantaisie, gilet rayé, pantalon gris clair, bottes, habit brun, gants jaunes, montre dans la poche du gilet, chapeau gris.

M. MEYNIER, comique ou financier. — COSTUME. *Au premier acte* : col noir, jabot, gilet noir, pantalon noir, bottes, habit bleu, gants, chapeau rond, montre dans le gilet.

Au deuxième acte : cravate blanche, gilet de velours noir, gants jaunes, chapeau rond, montre dans la poche du gilet.

M. ERNEST DE BRÉVANNE, jeune premier. — COSTUME. *Au premier acte* : col de soie noire, redingotte noire boutonnée, pantalon de couleur claire, bottes, gants chamois, chapeau rond.

Au deuxième acte : col de soie noire, gilet jaune, pantalon noir, bottes vernies, habit brun, gants jaunes, chapeau rond, montre dans la poche du gilet.

M. BEAUVILAIN, deuxième comique. — COSTUME. *Au premier acte* : cravate blanche, veste grise boutonnée, pantalon noir, bottes, tablier blanc de travail.

Au deuxième acte : à son arrivée, cravate blanche, gilet rayé, pantalon noir, bottes, redingotte noire, casquette de voyage, sur le bras un manteau de voyage qu'il dépose en entrant sur un fauteuil

avec sa casquette ; plus tard, au changement, cravate blanche, gilet blanc, pantalon de fantaisie, bottes, habit bleu clair, gants jaunes, chapeau rond.

UN DOMESTIQUE, utilité. — COSTUME : Chevelure soignée, cravate blanche, jabot, gilet de livrée, culotte courte noire, bas blancs, souliers à boucles, habit de livrée de fantaisie.

Mme RIGAUD, jeune premier rôle. — COSTUME. *Au premier acte* : coiffure en cheveux, robe d'étoffe de fantaisie, pélerine brodée, petit tablier de soie noire, qu'elle dépose plus tard sur une chaise avant de partir et de prendre sur une autre chaise un châle blanc et un chapeau blanc orné de quelque fleurs.

Au deuxième acte ; première toilette. Coiffure en cheveux avec petit bonnet de dentelle orné de fleurs, robe de tulle garnie avec dessous de soie jaune.

Deuxième toilette. Même coiffure, robe de soie élégante, décolletée, demi-gants blancs.

Mlle RIGAUD, ingénuité, deuxième amoureuse. — COSTUME. *Au premier acte* : coiffure en cheveux, robe blanche, bras nus, mitaines noires, écharpe de soie noire.

Au deuxième acte ; première toilette. Coiffure en cheveux, robe blanche avec manches longues, petit tablier de soie noire.

Deuxième toilette. Quelque fleurs dans les cheveux, robe de gaze blanche, demi-gants blancs.

PARIS. — Imprimerie de BOULÉ et comp., 3, rue Coq-Héron.